

# SIGNES DES TEMPS

## BLOC-NOTES

**89** Bernard Boudic

## CRITIQUES

**92** Critiques livres

**106** La chronique disques de Jean Théfaine  
et Philippe Richard

**110** La chronique de Gérard Pernon

**113** LE DÉBAT DES LECTEURS



## LE BLOC-NOTES

**BERNARD BOUDIC** rédacteur en chef de *Place Publique*

**O** **N'EN CROIT PAS SES YEUX.** La ville est plus verte qu'il y a trente ans à en croire ce numéro de novembre du magazine Géo qui vient de lui consacrer vingt-huit pages dans une série sur la métamorphose des grandes villes françaises. La confrontation de seize photographies prises exactement au même endroit en 1979 et aujourd'hui, est éloquent. Celle prise de la dernière écluse du canal d'Ille-et-Rance vers Bourg-l'Évêque, celle de la place de la République, comme les vues de la place du Bas-des-Lices et des pavillons Martenot (ils étaient trois; n'en restent que deux) montrent une ville plus arborée. Il n'est que la place du Parlement où un sol gravillonné a remplacé la pelouse et le parterre de bégonias qui y mettaient un peu de couleurs. On objectera que les photos ont sans doute été choisies et que cette verdure est parfois artificielle, comme place de la République, où la nature, plantes et arbres, se montre littéralement empotée, les arbres dans des bacs en béton, les fleurs sur des « bibliothèques ». Certes. Mais le service

municipal des jardins et de nombreux usagers se sont approprié, paraît-il, cette façon « jardinerie » de mettre les plants sur des éta-gères. Mais, au total, le centre de Rennes s'est embelli: la chapelle Saint-Yves restaurée, les Champs Libres à la place de la gare routière et de ses autocars, la place de la mairie débarrassée – c'était en 1982 – des voitures et des bus, les usines Oberthur transformées rue de Paris, le quai Saint-Cyr endimanché. Comme l'écrit, à propos du Champ-de-Mars, Pierre-Henri Allain, l'auteur du reportage qui accompagne cette étonnante promenade dans le temps: « Le Rennais parachuté là après trente ans d'absence y serait perdu. »



**DANS LE HALL DE LA GARE,** une petite exposition interactive, sous une casquette jaune accrochée au plafond, a lancé l'opération Euro-Rennes. En complément d'une gare transformée pour accueillir en 2014 les trains qui circuleront sur la nouvelle ligne à grande vitesse, et d'une station de métro doublée en 2018 avec le passage de la deuxième ligne, se construira ici un quartier d'affaires. Bureaux, commerces, services, équipements, lo-

gements occuperont une surface totale de 180 000 m<sup>2</sup>. On nous promet un trafic des voyageurs (TGV et TER) multiplié par deux, ce qui entraînera une hausse proportionnelle du trafic des transports en commun (bus, métro, autocars)... et des voitures. Ce « nouveau pôle d'échanges multimodal » sera aussi le « nouveau pôle urbain » de la ville de Rennes. Il englobera tout la zone qui va du Pont de Nantes à la ZAC Alphonse Guérin et à la plaine de Baud en passant par l'ancienne brasserie de la rue Saint-Hélier. Autrement dit, le centre-ville va se déplacer vers le sud, poussé aussi par la réorganisation du centre commercial du Colombier, la fin de l'aménagement de l'esplanade Général-de-Gaulle et commandé par le renforcement des liaisons vers le Blossne avec l'aménagement de la rue de l'Alma et de la traversée de la gare vers le quartier Quineleu-Chatillon. Est-ce pour rééquilibrer les plateaux de la balance que la majorité municipale a tenu mordicus à choisir l'ancien couvent des Jacobins pour abriter le futur centre de congrès? Curieusement, cet argument qui n'est pas sans valeur n'a guère été mis en avant.





**IL EXISTE BIEN DES EFFETS DE MODE.** On peut en voir au moins deux, qui n'ont trait qu'aux villes. La mode du grand pour désigner nos villes de demain: le Grand Paris, le Grand Toulouse, le Grand Lyon, le Grand Caen et bientôt peut-être le Grand Rennes quand seront menés les premiers travaux de la ville nouvelle (40 000 habitants, 40 000 emplois) qui poussera bientôt, à l'intérieur de la rocade nord-est, sur les derniers champs de Cesson-Sévigné. Même si notre époque aime le vaste, l'immense, l'hyper et le « trop », personne n'est dupe: n'est pas grand qui veut. D'ailleurs, on se faisait jadis plaisir avec du « petit »: le petit Paris, le petit Nice, le petit Maroc (à Lille comme à Saint-Nazaire)... Et puis, deuxième mode, celle de l'Europe dont on tire le nom de nos nouvelles gares et des centres d'affaires qui leur seront associés: Euratlantique à Bordeaux, Euralille, EuroNantes et EuroRennes. Mais la mode peut avoir des effets non désirés. Elle rend à la banalité tous les « grands » et, du coup, on ne distingue plus la vraie gare européenne (Lille) de toutes celles qui aspirent à le devenir mais que la géographie tiendra quoi qu'il arrive à bonne distance. « Booster l'ouverture vers l'Europe », dit le slogan imprimé sur le dais jaune de la gare. Rêve ou réalité?



**JE ME RETROUVE À GUICHEN**, une fin d'après-midi de novembre, en compagnie d'Alain Surrans, le directeur de l'Opéra. Oui, à Guichen où Antoine Barailler, animateur à Radio Laser (95.9 sur la bande FM), nous a invités à l'heure du thé (l'émission s'appelle *Tea Time*) à parler, moi de *Place Publique* et lui de l'opération « Opéra, ouvre-toi ! » Au cours de l'émission, Alain Surrans est volubile et convaincant. Il ouvre toutes grandes les portes et les fenêtres de cette institution un peu intimidante qu'est l'Opéra. « Cette maison est à tous », assure-t-

il en invitant « tout le monde à chanter parce que chacun a une voix et peut chanter ». À Guichen, on a sans doute une conception du temps moins pressée qu'ailleurs: nous avons eu le loisir de parler de ce qui nous tenait à cœur, sans être les victimes de ce ton bousculé, impératif et impatient qu'adoptent la plupart des journalistes et des animateurs de radio. Radio Laser est une radio associative créée en 1991 par le Comité des fêtes de Guichen. Elle



**Notre époque aime le vaste, l'immense, le trop...»**

emploi cinq salariés et quatre-vingt bénévoles. Elle vit d'aides diverses, de subventions et de cotisations. Elle parle de sports, de musiques d'aujourd'hui, de culture et, dans ses bulletins d'information, de la faim dans le monde, du sommet de Copenhague et de la semaine pour l'emploi des handicapés. Le tout sans publicité. Bravo, Radio-Laser!



**LA CARAVANE DES QUARTIERS** s'est arrêtée au centre-ville. Sous le chapiteau installé place du Général de Gaulle, une centaine de personnes ont pris place. Sur l'estrade, un parterre de personnalités, préfet, maire, adjoints, policier, responsable d'association de quartier, directeur de centre d'information pour les jeunes, répondent à la question: « À qui appartient le centre-ville? » Un bon mo-

ment, on tourne autour du pot des gentilles généralités: le centre-ville appartient à tous ceux qui y viennent, à tous ceux qui y travaillent, à tous ceux qui y vivent; c'est le premier centre commercial de la métropole; c'est un « centre-ville habité » par des familles, des enfants, des personnes âgées. Mais très vite, on en vient au nœud du problème: la présence nocturne, bruyante et massive de jeunes, en fin de semaine, notamment rue Saint-Michel et place du Parlement. Dans le débat qui s'anime intervient un sapeur-pompier de la caserne Saint-Georges qui dit son ras-le-bol des transports aux Urgences de jeunes assommés d'alcool. Que proposer? Des policiers supplémentaires? C'est fait. La vidéosurveillance? Ce sera fait. La baisse du nombre de bars qui ne sont pas que des lieux de diffusion culturelle? C'est en cours, à pas comptés. « La sécurité est une liberté fondamentale », lance l'adjoint délégué à la sécurité. « Ni le tout médiation, ni le tout répression, ni le tout prévention ne fonctionnent. Il faut une association des trois. » Les quelques jeunes présents se cramponnent à leurs certitudes: convivialité, besoin de se retrouver, musique, Rennes capitale du rock... Comme souvent, les avis des uns et des autres ont tendance à se durcir au fil des discussions. Visiblement, on ne s'entendra pas. Il fallait pourtant un tel débat: il permet de regarder en face le caractère explosif de ces conflits d'usage. Et de trouver parfois des accords qu'on pensait impossibles. L'étalement des heures de fermeture pour éviter que tous les consommateurs se retrouvent en même temps dans la rue? « Il faut voir. Ces heures ne sont pas intangibles », a dit le préfet.



**DANS L'EXPOSITION « BOAT PEOPLE, BATEAUX DE L'EXIL »** que le Musée de Bretagne présente aux Champs Libres jusqu'au 2 mai, une vitrine relate le sauvetage de soixante-dix boat-

François Mingant, le bosco du Miralda, avec un enfant vietnamien.



people vietnamiens par le pétrolier géant Miralda de Shell-France, le 27 août 1977. Cette vitrine est un hommage à l'un de ces marins bretons – on les sait présents sur toutes les mers du monde – qui sauvèrent en Mer de Chine des milliers de boat people vietnamiens fuyant le communisme « avec pour seule force leur désespoir ». François Mingant, de Plouarzel (Nord-Finistère), était bosco sur le Miralda qui faisait route, en mer de Chine, du Golfe Persique vers la Corée du Sud avec une cargaison de 200 000 t de pétrole. Mobilisant une majorité de l'équipage proche de la mutinerie, négociant pied à pied avec le commandant qui voulait poursuivre sa route, François Mingant réussit à faire stopper le pétrolier: il venait d'apercevoir dans ses jumelles une vieille barcasse qui semblait dériver. C'est ainsi que le Miralda, abattant son échelle de pilote le long de sa coque, sauva soixante-dix boat people « dans un geste de marin ». Dans l'assistance présente le soir de l'inauguration, Hélène, la fille de François Mingant, et son mari ne détachaient pas les yeux de cette vitrine. Ils

étaient venus spécialement du Finistère, invités par le Musée de Bretagne. Émus par l'hommage rendu à leur père, ils m'ont raconté son parcours. Commis de ferme à douze ans, engagé volontaire en 1945 dans les fusiliers-marins du corps expéditionnaire en Indochine, combattant dans la Plaine des Joncs, Croix de guerre à 20 ans, marin de commerce... Ils m'ont aussi dit la suite: sanctionné par la Shell pour avoir retardé la marche du navire, François Mingant fut rétrogradé... A-t-on souvent piétiné de cette manière indigne l'honneur, la noblesse de cœur et la générosité? Dégoûté, François Mingant quitta la marine marchande

## « La noblesse de François Mingant, bosco sur le Miralda »

peu après et s'investit dans des actions de sauvetage des boat-people. Parmi d'autres, M. et Mme Thinh continuèrent à écrire à « Monsieur Bosco » pour lui donner des nouvelles de leurs enfants et lui souhaiter la bonne année. « Nous n'oublierons jamais le jour de notre sauvetage », disent les cartes de vœux pieusement conservées. Tourmenté par sa guerre d'Indochine, François Mingant disait: « J'avais une dette envers les Vietnamiens. Je l'ai payée. Je peux partir tranquille ». François Mingant est décédé en 1983.



**IL FAUT VISITER CETTE EXPOSITION**, déjà présentée pendant deux ans au port-musée de Douarnenez par Alain Le Doaré. Conserva-

teur du musée de Bretagne, Pascal Aumason a des mots justes pour dire ces frères barcasses, bateaux de pêche, épicerie ambulantes, bateaux de paysans sur les marchés flottants, emportant pendant des années des milliers de gens rassemblés dans la peur de la nuit sur les plages de ce qui fut le Sud-Vietnam, faisant route, au risque des pirates, vers le « rail » Singapour – Hong-Kong dans l'espoir de croiser un bateau secourable. Pour dire aussi la rage indignée des sauveteurs, médecins, marins, journalistes, qui patrouillèrent en Mer de Chine pendant des années, les yeux vissés à leurs jumelles pour tenter d'apercevoir l'un de ces bateaux d'exil. Comme ce sampan, repéré dans la nuit du 6 novembre 1981 depuis l'Akuna II, affrété par Médecins du Monde. À bord de l'Akuna II, se trouvaient Bernard Kouchner, président d'honneur, et Alain Deloche, président de Médecins du Monde. Sur les quinze mètres du sampan, s'entassaient 86 personnes, parties de Rach Gia, à l'extrême sud du Vietnam. Après quinze jours de dérive, trois attaques de pirates, dépouillés de tout, à bout de leurs réserves d'eau, enfin un vrai bateau! Ils étaient médecin, pharmacienne, écolier, avocat, couturière, mécanicien. Leur sampan, spécialement construit pour ce voyage du fol espoir fut sauvé du naufrage par Bernard Kouchner, ramené en France et exposé au salon nautique de 1981. Il fait aujourd'hui partie des collections du port-musée de Douarnenez qui en prend grand soin. Vous n'aurez jamais fini, serait-on tenté de dire, à ces gardiens de la mémoire. Car les bateaux de l'exil continuent d'emporter parfois vers la liberté, le travail, et parfois vers la mort des milliers de Cubains, d'Africains, d'Afghans, de Kurdes... chassés de chez eux par la guerre, la faim, l'injustice, la répression. « Au lieu de parler d'identité, a dit Sylvie Robert vice-président de Rennes Métropole lors de l'inauguration, on ferait mieux de parler de fraternité ». Oui, bonne année et bonne fraternité!

À LIRE



QUESTIONS URBAINES

## La ville durable est-elle habitable ?

C'est un pari périlleux qu'entreprend cette publication synthétique : rien moins qu'une synthèse compacte qui propose, dans une formule ramassée ni trop spécialisée ni trop « grand public », un parcours de l'ensemble des grandes questions concernant aujourd'hui nos villes, leurs tendances, enjeux et perspectives, la manière dont elles se fabriquent mais aussi les débats qui les agitent. Cette parution, réalisée en partenariat avec la revue *Urbanisme*, *France Inter* et la *Caisse des dépôts et consignations*, s'articule donc autour de trois thèmes : la ville écologique (urbanisme, transport, démocratie locale), le rôle des acteurs urbains (élus, professionnels, citoyens) et – aspect plus opérationnel et technique – la ville durable en pratique, de manière concrète. Elle est introduite et orientée par un des meilleurs spécialistes et vulgarisateurs de l'urbanisme, Thierry Paquot qui en campe la tonalité avec Naïri Nahapétien, de la revue *Alternatives Économiques* : oui, l'urbanisme écologique est un chantier urgent et qui n'est plus de l'ordre d'une douce utopie ou seulement le fait de gadgets environnementaux. Pour eux deux, face à la crise économique et aux enjeux environnementaux, la ville est non seulement le refuge, mais surtout un véritable levier d'action. Voilà une idée confortée par les nouvelles orientations de la Banque mondiale qui désormais, depuis cet été, reconnaît la puissance des villes en tant qu'elles constituent la solution contre les effets des transformations climatiques.

D'où un ensemble de contributions qui s'attachent en quatre chapitres à clarifier les actuelles difficultés auxquelles le monde urbain se trouve confronté (surenchère du foncier, crise endémique du logement, accessibilité sociale limitée, congestion automobile...), les instruments et réalisations de la ville durable, les nouvelles questions posées par cette ville durable (de la densité, oui, mais jusqu'à quelle hauteur?, toujours plus de vert en ville? ou encore, les éco-quartiers tellement en vogue ne sont-ils pas aussi un mirage?), trois aspects complétés par des mises en perspectives internationales.

Pointons donc quelques aspects ponctuels à l'intérieur de ce hors-série qui témoigne dans son ensemble d'une vraie réussite qui ne peut qu'inciter à le parcourir. On appréciera, par exemple, de pouvoir mettre en regard la politique de mobilité durable de Nantes Métropole avec la démarche éco-constructive de Rennes Métropole (La Courrouze). Ou encore, le fait de pouvoir disposer de pistes intéressantes de réflexion à partir de la contribution de Vincent Renard visant à réformer le pouvoir foncier ainsi que celle de

Louis Maurin - spécialiste de la question des inégalités sociales – qui s'attache ici de manière dense et efficace au thème du logement. Une contribution dont la présence est essentielle dans cet ouvrage pour rappeler l'importance de considérer le volet *social* du développement durable, volet souvent relégué au second plan car il constitue un thème moins vendeur, plus ardu. Le texte de Louis Maurin est complété avec bonheur par celui d'Anne Dhoquois concernant la démarche durable engagée dans le cadre des programmes de rénovation urbaine (ancienne politique de la ville) dans les quartiers d'habitats sociaux, démarche visant en particulier à pérenniser les actions en matière d'insertion sociale et d'emploi. Mais quelques légers regrets, malgré tout : celui de cette phobie des tours portée par Thierry Paquot, irréductible opposant aux tours en Europe, et que dément largement l'exemple de la magnifique Turning Torso Over suédoise, dans une ville de seulement 200 000 habitants et dans un des pays où le développement durable est le plus poussé. Celui-ci nous livre à cette occasion un néologisme de sa fabrication, l'« accueilance », fort peu convaincante référence à la classique et toujours aussi forte et actuelle expression d'*hospitalité urbaine*. D'où un second regret, plus fondamental, à propos de l'absence de plusieurs questions de taille : le peu de cas fait à la question de la sécurité tout autant des déplacements que des personnes, ou encore à la fonction touristique (comment le durable se décline-t-il dans les villes touristiques, littorales?) ou encore au vieillissement des villes. Absente aussi, la question de la faible qualité architecturale des productions écologiques qui, visant à répondre de manière optimale aux enjeux énergétiques, de coût comme de rendement, en viennent parfois à produire des standards de ville fonctionnellement efficaces mais fades et génériques. Prolongeons davantage : ces villes qui parfois évincent SDF et « aspérités sociales », cloisonnent les usages en risquant de renforcer des clivages (générationnels, entre jeunes et personnes âgées) ou calibrent des espaces sous contrôle vidéo, sont peut-être techniquement parfaites (et donc durables) mais sont-elle réellement à termes habitables, vivables?

MARC DUMONT

« La ville autrement », *Alternatives économiques*, Hors-Série poche n° 39, 144 pages, juin 2009, 9,50 €.

À LIRE



QUESTIONS URBAINES

## *Conversations sur la ville et l'urbain par Thierry Paquot*

Cet ouvrage est une belle synthèse qui dépasse très largement le seul domaine indiqué par son titre. Thierry Paquot n'est pas seulement devenu une référence dans le monde de l'urbanisme : il entretient désormais de manière régulière une chronique de lectures d'ouvrages et d'articles dans la revue *Esprit*, notamment. Mais il a aussi multiplié de manière pas toujours heureuse ces dernières années il est vrai, la publication d'essais moins aboutis, tels ces récents ouvrages sur les « gated communities » (ensembles résidentiels fermés, surveillés et protégés), ou carrément décevants contre la vogue des tours et des immeubles de grande hauteur.

Si cet ouvrage mérite qu'on s'y attarde, ce n'est pas seulement pour la densité et le nombre d'entretiens dont il se compose avec des personnalités marquantes du monde de l'urbanisme, mais pour la double perspective offerte par cette anthologie de la recherche urbaine. La première est de révéler au fil des parcours et récits, les liens étroits tissés entre la pensée urbaine, les courants politiques, militants et idéologiques des années 1960-1980. Nombres d'auteurs rencontrés témoignent ainsi de leurs différents engagements, prises de position (guerre d'Algérie, mai 1968...) et analyses personnelles du monde dans lequel ils vivent, des milieux qu'ils ont traversés, de leurs convictions, et dont la « question urbaine » n'est au fond qu'une écorce, un fil conducteur.

Par ailleurs, les soixante-dix-neuf entretiens retranscrits apportent aussi un éclairage sur les évolutions des institutions où travaillent les personnes rencontrées (ministère de l'Équipement, organisations internationales...), de leurs missions (maires, enseignants...). Malgré leur apparente hétérogénéité, c'est ce triple regard noué sur la ville, les sociétés, leurs vies et institutions, qui rendent intéressantes ces *Conversations sur la ville et l'urbain*. Ainsi, on citera, par exemple, la violence et la délinquance au Brésil (Jorge Wilhelm), l'histoire idéologique de la création de l'Institut d'Urbanisme de Paris (Pierre Merlin), l'histoire politique de la banlieue parisienne et de son rapport au communisme (Annie Fourcault), la question du communisme également éclairée par Jean Chesnaux, certains parcours passés par la religion (le belge René Schoonbrodt, qui contribua notamment à organiser l'équivalent des Semaines sociales françaises). L'entretien avec Martine Segalen complète l'ensemble avec un retour sur les principales métamorphoses intervenues dans le domaine du « social » en France : famille, place de la femme...

Tout cela en fait au final bien moins un « apport sur l'urbain », qu'un ouvrage d'histoire sociale et politique d'une société abordée par le

regard de certains de ses acteurs.

Enfin, soulignons comment à travers cette impressionnante anthologie, Thierry Paquot témoigne de son ouverture intellectuelle ; non seulement par sa compétence à embrasser et traverser des champs diversifiés (sociologie, ethnologie, philosophie...) mais aussi à le faire en compagnie de personnes aussi diverses que Jacques Le Goff, Alain Caillé, Pierre-André Taguieff, Richard Senett, Serge Latouche et aux côtés de noms moins connus de qui est étranger à l'urbanisme ou à la géographie tels Marcel Roncayolo, Françoise Choay, Saskia Sasen. Un regret ? Une illustration moins mesurée aurait permis de retirer définitivement cet ouvrage des seules mains de spécialistes !

M. D.

Thierry Paquot, *Conversations sur la ville et l'urbain*, édition InFolio, novembre 2008, 1 000 p., 41 €

À LIRE



QUESTIONS URBAINES

## *Le droit à la ville. Vers la sociologie de l'urbain.*

Henri Lefebvre, sociologue marxiste important des années 1970 est connu pour ses deux grands thèmes de prédilection : la vie quotidienne – avec une vive dénonciation du système capitaliste et de la société de consommation qui le fait rejoindre toute une lignée d'autres penseurs critiques tels Jean Baudrillard – et la ville, autour d'un ouvrage devenu une référence, *Le droit à la ville*, cité encore aujourd'hui par des courants militants ou à l'occasion de manifestations pour les sans-papiers, pour le droit au logement.

C'est ce thème que prend pour objet cet ouvrage universitaire de synthèse qui, en trois chapitres, constitue une excellente introduction au « droit à la ville » et à la critique plus générale de l'urbanisme capitaliste portée par Henri Lefebvre. Si on retrouve certains liens de parenté intellectuelle dans sa pensée avec les approches du courant situationniste, ceux-ci ne semblent pourtant jamais avoir été explicites, l'ouvrage n'y fait d'ailleurs pas référence. Il se concentre en effet davantage, ce qui en fait l'intérêt, sur la portée des réflexions d'Henri Lefebvre à la fois dans la constitution ambiguë de la sociologie urbaine, et dans sa récupération par les différents programmes institutionnels liés à la Politique de la ville.

Constitution ambiguë parce qu'on y entrevoit très clairement dans les pages 33-47, la première « récupération » dans laquelle se retrouve Henri Lefebvre, qui consiste – tout en rejetant en bloc le système capitaliste – à accepter le dialogue, puis la reconnaissance des institutions d'État : Henri Lefebvre fut invité à participer à des commissions, à la mise en place du futur ministère de l'Équipement...

Puis, la seconde récupération qui lui sera postérieure, celle-ci, liée à la reprise de sa pensée dans les programmes de la Politique de la ville (politique en direction des « quartiers sensibles » en France) après l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand en 1981. Avec des slogans tels que ceux liés à Banlieue 89 et à son urbaniste connu Roland Castro, la pensée de Lefebvre vient largement alimenter les nouveaux discours officiels et sert de ressort intellectuel à la politique du gouvernement (« casser les murs gris » etc.). Si les travaux de Lefebvre constituent une analyse intéressante des modes de vies contemporains et de leurs conséquences déshumanisantes, ils n'échappent donc pas, comme toutes les autres critiques du capitalisme, à la récupération habile qu'en fait celui-ci. Voilà une logique bien identifiée il y a quelques années par les sociologues Luc Boltanski et Eve Chiapello ; ce serait donc certainement un beau chantier que de rouvrir, aujourd'hui, après ce temps d'intégration, les

Laurence COSTES

Henri Lefebvre

*Le droit à la ville*

Vers la sociologie de l'urbain



écrits de Lefebvre et d'en penser la nouvelle actualité, cet ouvrage en constitue un des jalons.

M. D.

Laurence Costes, Henri Lefebvre. *Le droit à la ville. Vers la sociologie de l'urbain*. Éditions Ellipses, janvier 2009, 157 p.

À LIRE



ÉCONOMIE

## L'Inde et la Chine à la conquête de l'Europe

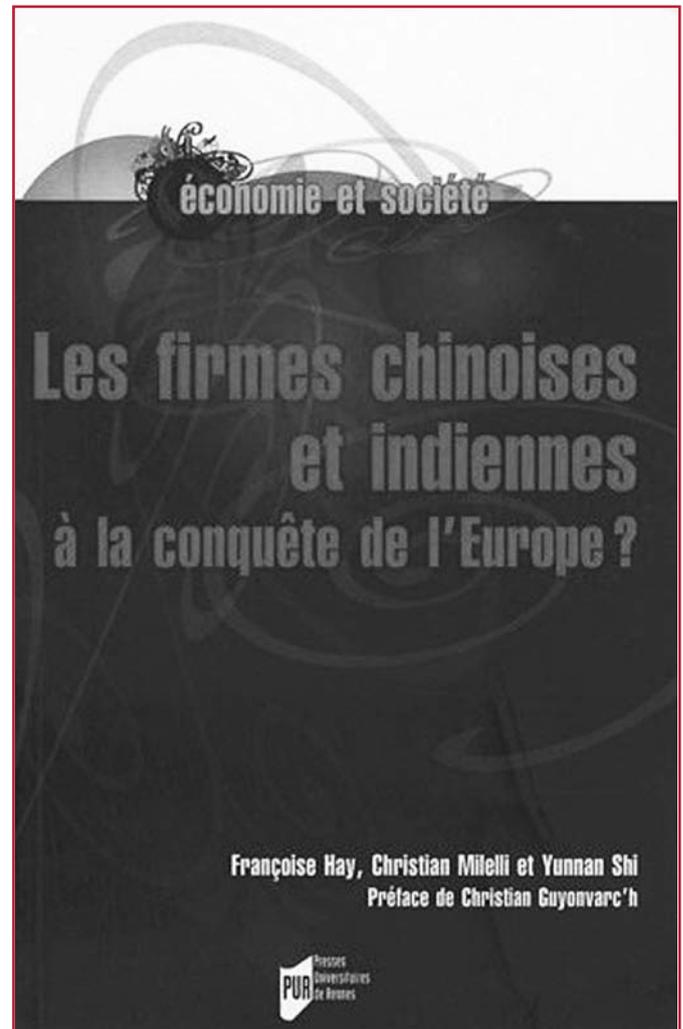
À l'heure où les économies indienne et chinoise, fortes de leur croissance économique et malgré la crise économique mondiale, sont l'objet de toutes les attentions, cet ouvrage aborde un sujet, intéressant à double titre, aussi bien pour l'angle d'attaque retenu que pour la démarche suivie dans son traitement. L'étude rigoureuse de Françoise Hay, chercheur associée au Centre de recherches en économie et management, Yunnan Shi, maître de conférences, tous deux à Rennes 1, et Christian Milelli, ingénieur de recherches au CNRS (Université Paris-Ouest), dépasse la simple description et offre des perspectives intéressantes.

Traiter la question des investisseurs chinois et indiens en Europe est non seulement une piste dans l'air du temps suite à la mondialisation de l'économie, mais également une piste encourageante pour les pays émergents. Ces derniers peuvent également prendre toute leur place dans cette mondialisation et en tirer profit.

Au-delà du sujet, le travail théorique présenté est bien fouillé. L'investissement chinois et indien en Europe est abordé dans une perspective historique fortement instructive. Celle-ci montre clairement que l'arrivée d'investisseurs indiens et chinois dans les pays développés, dont l'Europe, est un phénomène plus ancien. En outre, le lecteur appréciera la clarté avec laquelle sont développées les raisons ayant conduit ces investisseurs à reprendre des entreprises européennes. Sur cette question les auteurs ont beaucoup de mérite d'avoir mis l'accent sur la fragilité des entreprises européennes acquises. Ils précisent nettement que cette fragilité est loin de constituer pour eux un handicap insurmontable.

La qualité de l'information mobilisée ne peut nous laisser indifférent. La base de données est très riche, elle inclut un échantillon de plus de mille implantations chinoises et indiennes en Europe et parmi les plus significatives d'entre elles. Ainsi, l'ouvrage peut être considéré comme une référence pour ceux qui ont besoin d'accéder à un inventaire des investisseurs indiens et chinois en Europe. La qualité de l'information recueillie et sa variété – qualitative et quantitative – ont permis aux auteurs d'apporter des éléments de réponses à des questions extrêmement précises que ce soit sur le profil des investisseurs, leur motivation ou leur comportement stratégique. Le lecteur pourra trouver des réponses satisfaisantes sur des acteurs particuliers œuvrant au sein de l'économie mondiale. Quant aux questions relatives aux stratégies et aux motivations de ces investisseurs, elles ont bénéficié d'une analyse appropriée, montrant une différenciation des stratégies mises en œuvre selon les pays cibles et adaptées à leurs secteurs d'excellence reconnus. Le lecteur saura sans nul doute apprécier les six cas mobilisés pour illustrer ces thématiques importantes mais également complexes.

La richesse des matériaux exploités n'a pas incité les auteurs à rester des-



criptifs. Ils ont su, grâce à la mobilisation de grilles de lecture *ad hoc*, aborder de façon systématique la question de l'avenir de ces investisseurs en Europe, soulignant un certain degré de convergence entre les stratégies des groupes chinois et indiens. Ainsi, ils nous livrent un véritable pronostic sur le devenir des firmes acquises en Europe par des entreprises chinoises et indiennes, tout en amorçant la réflexion sur les effets de leur venue dans certains secteurs d'activités sensibles.

CATHERINE DE LA ROBERTIE

Françoise Hay, Christian Milelli et Yunnan Shi, *Les Firmes chinoises et indiennes à la conquête de l'Europe?* Presses universitaires de Rennes, 2009, 129 p., 12 €

À LIRE



## L'athéisme serait-il l'avenir de la religion ?

La pensée d'Adrien Morel est paradoxale. Il ne voit pas de hiatus entre la science et la religion. Mieux, la religion serait rationnelle. À l'entendre, Dieu serait l'avenir de la science. À moins que ce ne soit l'inverse.

Dieu est peut-être le nom que les hommes ont donné à l'inconscient, celui dont Freud fut l'« inventeur ». Dans le sens d'une force « surnaturelle » qui nous agit à notre insu. Sauf que cette force n'est pas transcendante puisqu'elle est en nous, purement humaine.

Pour dire autrement, l'athéisme pourrait être une chance pour la religion, une religion lavée de ce qui l'aveugle car passée au filtre des sciences de l'homme. Dès lors sans contradiction avec un athéisme avide de spiritualité.

C'est donc un acte de foi qui nous est ici proposé, un acte de foi en un avenir meilleur. Avec une humanité fondée sur une nouvelle anthropologie, c'est-à-dire une loi humaine partagée par tous.

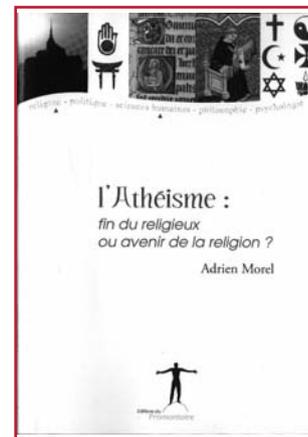
### Un défi de lisibilité

Bien sûr, les choses sont plus compliquées. Ce serait faire injure à Adrien Morel que de réduire sa pensée à quelques slogans. Mais d'une certaine façon, ce Rennais qui avance sous pseudonyme, nous invite à l'opération jivaro. Avec un courage qui confine à l'audace, il sort en effet coup sur coup deux ouvrages dans la maison qu'il a créée à l'enseigne des éditions du Promontoire. Le premier s'appelle *Dieu & l'Homme* et le second, *L'Athéisme*. Ce deuxième livre est une version « light » du premier, un texte philosophique écrit en langue de base, débarrassé de toute difficulté de compréhension, de forme brève et orale.

Le premier livre est évidemment plus ardu. Surtout que l'auteur se lance un autre défi de lisibilité : présenter la théorie de la médiation de l'universitaire rennais Jean Gagnepain (1923-2006). La démarche d'Adrien Morel se veut dans le droit fil de celle du linguiste Gagnepain et de ses disciples dits de « l'École de Rennes ». Même épurée par ses soins, la théorie de la médiation qui se veut explication totale du monde et de toutes les pathologies mentales, garde ses zones d'opacité.

### La fin de la surnature ?

Qu'importe. On retiendra l'intérêt de Jean Gagnepain pour le « Dieu de l'incarnation » (Jésus?) par opposition à un « Dieu théiste » conçu « comme irréductible à nous ». Au bout du compte, Adrien Morel propose une « interprétation culturaliste de la religion » celle qui en



élimine la dimension surnaturelle au profit d'une approche scientifique.

Il pense que la disparition programmée de la « surnature » est « la grande révolution » du moment. Et de conclure : « Cette disparition permettra d'éradiquer un jour la superstition, au nom de laquelle sont commises toutes les atrocités qui sont motivées par un alibi religieux ». Plutôt lucide, il ajoute : « Je crains qu'il ne faille malheureusement du temps. »

**GEORGES GUITTON**

Adrien Morel, *Dieu & l'Homme*, 338 pages, 23 € ; *L'Athéisme*, 152 pages, 14 €. Tous deux aux éditions du Promontoire. [www.adrienmorel.com](http://www.adrienmorel.com)

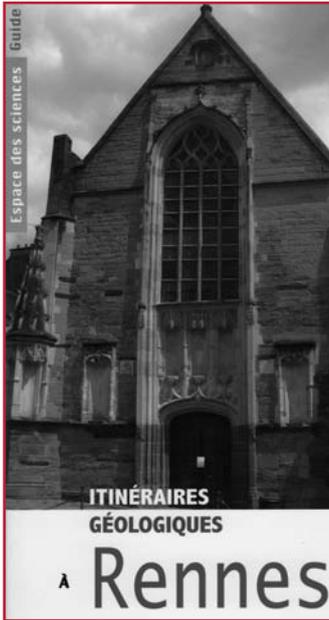
## Balade géologique dans les rues de Rennes

Riche idée que celle de deux géologues de Rennes 1. Nous faire visiter la ville au travers de ses matériaux. Un peu comme on déchiffrerait un paysage « naturel » à la lumière de ses plis, de ses roches, de sa matière, de ses couleurs.

Avec Jacques Bouffette et Stéphane Bonnet, la ville devient une sorte de carrière hérissée de pierres et de sédiments. On se plaît à en décrypter les strates visibles avec cette petite joie particulière que confère le caractère assez inédit pour tout promeneur urbain d'un regard géologique.

Il n'y a pas de secret : la ville puise dans ses roches locales. Voyez

À LIRE



comme le schiste pourpre de Pont-Réan, marque Rennes et la distingue. Beaux exemples avec l'hôtel des frères Berthelot, sur le Champ-de-Mars. Voyez aussi dans les quartiers Sévigné, Gare et Jeanne-d'Arc, les nombreuses maisons de l'entre-deux-guerres aux façades de grès extrait à Saint-Germain-sur-Ille, transporté ici à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle via le canal et la voie ferrée.

Il faut aussi parler de la « trilogie rennaise » qui explose après l'incendie de 1720 dans les bâtiments officiels : granite de Louvigné-du-Désert au rez-de-chaussée, puis au premier étage façade en calcaire de Saumur ou de Caen, enfin toit à la Mansart

en ardoise noire d'Angers-Derval. Ces trois bandes horizontales : gris, blanc, noir ne font que reprendre celles du Parlement de Bretagne construit au début du 17<sup>e</sup> siècle.

La trilogie rennaise est brisée pour la construction par Martenot en 1859 de l'actuel lycée Zola, avenue Janvier : cette fois, le bâtiment est en briques, avec des ouvertures en calcaire de Crazanne, près de Saintes.

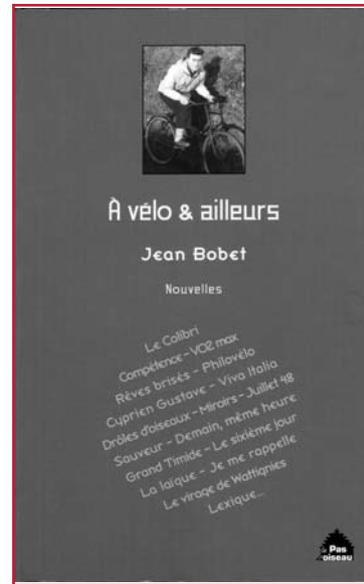
Les principaux édifices de Rennes sont ainsi décrits jusqu'aux plus récents comme les Champs Libres (2006) avec leur toit en « écailles de zinc peintes en noir » et sa façade en plaques d'aggloméré « évoquant le grès rose de type Erquy-Fréhel ». Ou encore les alignements d'Aurélien Nemours à Beauregard en granite gris de Louvigné-du-Désert.

Glossaire, cartes et photos font de ce petit guide un vade-mecum indispensable à qui veut connaître Rennes dans son apparence physique et dans sa profondeur temporelle.

G.G.

Jacques Bouffette et Stéphane Bonnet, *Itinéraires géologiques à Rennes*, éditions Apogée, 48 pages, 10,80 €.

## Jean Bobet, l'« homme au masque de frère »



Jean Bobet est écrivain. Il fut aussi cycliste de haut niveau. Quand il écrit sur le vélo, le natif de Saint-Méen-le-Grand nous parle d'or avec des chuchotements raffinés. Celui qu'Antoine Blondin surnommait « l'homme au masque de frère », a, on le sent, une amertume à soulager : non pas celle d'avoir vécu « dans l'ombre » du grand Louison mais celle d'avoir senti peser sur lui des regards qui n'eurent de cesse de le minorer.

S'y ajoute ce label d'intellectuel qu'on lui jetait au visage comme s'il fallait voir

dans cette définition floue le nœud de son insuffisance vélocipédique, toute relative d'ailleurs.

Même le sémiologue Roland Barthes semble être tombé dans le panneau de l'insupportable dichotomie de la tête et des jambes. « Ce coureur, sans cesse démoralisé, souffre d'une grave infirmité : il pense », trancha-t-il en déplorant la « lucidité destructrice » du Breton.

Dans son petit livre, Jean en tire ombrage, mais il nous semble qu'il commet une erreur d'interprétation en ne percevant pas l'ironie du propos. Barthes n'est pas dupe. C'est volontairement qu'il « mythologise » Jean Bobet en l'engluant dans le discours simpliste des lieux communs dominants et fédérateurs.

D'ailleurs, mieux qu'un autre, Jean devrait savoir que le vélo est avant tout une machine à légendes. Dès que la plume s'en saisit, elle fait décoller le réel vers un ciel où s'affrontent dieux et démons purs comme l'Antique.

Les histoires vraies de Jean Bobet sont de cette trempe. On ne s'en plaint pas.

G.G.

Jean Bobet, *À vélo & ailleurs*, nouvelles, 120 pages, 12 €. Le livre est publié au Pas d'Oiseau, petite maison de Toulouse, spécialisée dans les écrits sur le vélo. On y trouve notamment un *Ubu cycliste* d'Alfred Jarry, ainsi qu'un *Pierre Giffard*, du *Paris-Brest* à *l'affaire Dreyfus*, de Jacques Seray. [www.lepasdoiseau.com](http://www.lepasdoiseau.com)

À LIRE



## L'imagerie populaire en Bretagne



La Bretagne aime les images populaires. Dans son imposant volume illustré consacré à *L'imagerie populaire en Bretagne aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles*, Christophe Beauducel décortique cette histoire. Pour constater d'abord, qu'avant le 19<sup>e</sup> siècle on ne trouve quasiment pas de traces en Bretagne de fabricants d'images. Certes ces images fragiles, soumises aux pluies et aux rongeurs, sont vouées à disparition. Mais à part un

atelier à Morlaix et Jean Mazères à Rennes, aucune trace.

En revanche, c'est le siècle où les marchands d'estampes abondent : les Normands sont les champions de ce commerce. Ils sont colporteurs, puis se sédentarisent à Rennes ou ailleurs. C'est au 19<sup>e</sup> siècle que le marché de l'image bon marché explose dans la lignée des images dites d'Épinal. Un des gros fabricants de notre région, installé à Dinan puis à Rennes, est Charles-Joseph Pierret qui est venu précisément de l'Est. La fabrication d'images, le plus souvent imitées, est aussi le fait d'autres dynasties locales, celles des Le Dilais, des Lefas... De même que les Roiné, Mouillé, Mercier, Massé à Nantes. Leur activité d'imagier est souvent associée à celle de cartier, c'est-à-dire de fabricants de cartes à jouer.

Alors que l'Ille-et-Vilaine compte encore 65 colporteurs vers 1860, la fabrication va très vite péricliter dans l'Ouest à partir de ces années-là : techniquement nos Bretons sont en retard, et par ailleurs à force d'imiter les imagiers d'Épinal, ils se sont fait doubler par eux.

### Inspiration nationale, pas bretonne

Outre l'aspect industriel et commercial, l'intérêt de la thèse de Christophe Beauducel concerne le contenu des images fabriquées et prises par les Bretons. Il s'agit de sujets religieux à 90 %. Pour le reste, la région adore *L'Histoire du Juif errant*. Elle ne crache pas non plus



sur *La mort de crédit*, *Le Petit Poucet*, *Le Roi Dagobert* et *Barbe-Bleue*, sans oublier *Le pet de l'âne* ou *le mort parlant*.

Il faut bien admettre, note l'historien de l'art que cette imagerie est « fortement dépendante des modèles extrarégionaux, français ou étrangers, et influencée aussi bien par d'autres estampes populaires que par les tableaux des plus grands maîtres. »

Donc exit l'idée d'une inspiration bretonne. L'auteur fait un sort au groupe des artistes des Seiz Breur quand, réinventant dans les années vingt une imagerie populaire de qualité, ils prétendaient renouer avec ces artisans « qui manquent à la Bretagne depuis 200 ans ». « Contresens historique », note Christophe Beauducel puisque durant cette période les imagiers bretons étaient bien là. Esthétiquement, leurs œuvres n'avaient rien à voir avec un « art breton ». D'ailleurs les quelques images à sujet local qu'ils produisaient étaient « légendées en français »

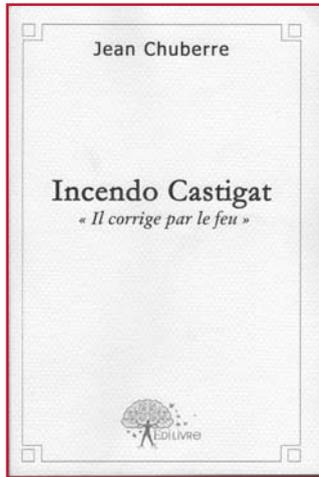
G.G.

Christophe Beauducel, *L'imagerie populaire en Bretagne aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles*, aux Presses Universitaires de Rennes, 492 pages, 24 €. Ce livre est tiré d'une thèse de doctorat d'histoire de l'art soutenue en 2006 à l'université de Rennes 2.

À LIRE



## Une très brûlante correction



Un gros polar de 500 pages prend Liffré pour cadre. On est en mai 68. L'auteur a rebaptisé la bourgade « Saint-Michel ». Le cadavre d'un gars de la commune est retrouvé atrocement mutilé et calciné quai de la Fosse à Nantes. D'où le titre *Incendo castigat* (« Il corrige par le feu »). Ce meurtre sacrificiel rappelle un étrange fait divers sans cadavre qui eut lieu en 1951 à Saint-Michel en bordure de forêt. Un commandant d'infanterie, un commissaire de police, une séduisante journaliste d'*Ouest-France* se retrouvent sur

place pour exhumer les drames cachés, résoudre l'énigme, traquer un hypothétique serial killer...

Mystère de la lecture, le livre empile les pages inutiles, fait abonder les coquilles répulsives (deux fois « flagrante » au lieu de « fragrance », par exemple), ne dédaigne ni les clichés ni les invraisemblances, et pourtant. Et pourtant, on va jusqu'au bout sans masochisme.

Pourquoi? Le charme de la couleur locale? Cela n'explique pas tout, à l'heure où « le polar géographique » envahit les présentoirs régionaux. Non, ce qui nous happe, outre l'intrigue assez bien menée, c'est le « je ne sais quoi » de l'ambiance villageoise habilement tissée. Avec une idée à ravir les historiens : la permanence, au-delà des siècles, des clivages pourvoyeurs de haines mortelles. Le geste fondateur dans nos contrées remonte à 1793 : Blancs contre Bleus, Royalistes contre Républicains. Elle court, elle court cette rivalité que l'épisode de Résistance va brouiller et réactiver encore.

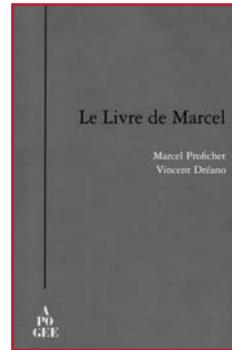
L'auteur Jean Chuberre, colonel de gendarmerie en retraite, s'est souvenu de son enfance dans la campagne liffréenne. C'est peut-être pour cela que ce premier livre est attachant.

Tellement attachant – affres de l'édition contemporaine – que l'on a peu de chances de le trouver dans le commerce. Pour l'acheter ou le télécharger, il faut en passer par Internet!

G.G.

Jean Chuberre, *Incendo castigat*, chez Edilivre, sur les sites d'achat en ligne ou sur le site [www.edilivre.fr](http://www.edilivre.fr), 488 pages, 24 €.

## Marcel, un récit de vie exceptionnel



Le livre de Marcel Profichet est un écrit hors norme. C'est un récit de vie à la première personne. Une vie sortie de Zola, emplie de misère et de tumulte. Mais c'est surtout l'écriture d'un homme qui ne sait pas écrire. Du moins, pas selon les canons scolaires. Rétif à toute orthographe, prenant un mot pour un autre (ce qui donne des choses très poétiques), Marcel dévide depuis des lustres et pour lui seul un flux verbal doué d'une belle automaticité créative.

Parlant de sa grand-mère : *Elle a été rachine, mes elle été ricolotte elle aimai boire sont petit coups en cachette de chez nous elle aller souvent au petit bistrot à côté de chez nous tous les matin et le soir après souper – dans l'après midi aussi* (p. 25)

L'on sent que cette écriture le sauve et le constitue. Peut-être serait-elle restée « lettre morte » et aurait donc raté sa vocation fraternelle, si un jeune homme devenu professeur, Vincent Dréano, n'avait été captivé par ce prodige autobiographique. N'avait joué le traducteur attentif et amical. Sauf que la transposition en français « normal », il le sentait bien, amputait Marcel Profichet d'un accent, d'une humanité, irréductible : quelque chose qui serait la couleur de son âme ou la musique de son être. C'est pourquoi, le livre fait finalement alterner l'« art brut » de Marcel et la traduction « académique » de Vincent. La force du récit, c'est que la langue de Marcel nous fait vivre le sort terrible qui l'a poursuivi avec un effet de réalité maximal. Comme si nous étions dans sa tête, dans son dire.

Né en 1935 dans une Orne rurale et ouvrière, Marcel a vécu le sordide de la misère dans un milieu où l'alcool vous est offert comme l'unique bouée. Imbibé, violé, psychiatrisé, déglingué, l'homme Profichet tanguait pendant des années. Heureusement, il trouve sur sa route des « tuteurs de résilience » : prêtre-ouvrier, buveurs guéris, compagnons d'Emmaüs... Il reste à flot. Ne boit plus. Termine sa carrière comme agent d'entretien à l'université de Rennes 1.

Il revient de loin et il le sait. Lui qui conclut l'aventure du livre par cette phrase : « J'ai trouvé mon vrai visage d'homme ». Nous aussi.

G.G.

Marcel Profichet, Vincent Dréano, *Le Livre de Marcel*, éditions Apogée, 204 pages, 18 €.

À LIRE



## Une collégienne se rêve en garçon



C'est l'histoire d'une jeune fille de quatrième, à cet âge incertain où l'enfant mime la femme. Michèle a de l'imagination, ne travaille pas bien en classe, en un mot se morfond. Soudain, lors de sa rentrée de redoublante, elle « flashe » sur Annie, une camarade de classe. Elle la trouve jolie, attirante. Sans le savoir, elle la réconcilie avec le présent.

Tout doucement va naître chez Michèle l'idée de se déguiser en garçon : un bon moyen de se faire désirer de la belle indifférente. Ce stratagème onirique court tout au long du roman écrit à la première per-

sonne.

Michèle Astrud ne verse pas dans le scabreux. Elle se glisse dans les fantasmes de sa jeune héroïne avec une délicate empathie. Entre sensibilité et sensualité, elle réussit un troublant récit d'apprentissage servi par un style simple et direct.

Michèle Astrud est professeur de lycée à Rennes : on imagine que l'histoire assez osée qu'elle a choisi de dérouler dans ce cinquième roman est nourrie d'observations *in vivo*. Elle témoigne d'une connaissance fine de l'adolescence inquiète et rêveuse.

G.G.

Michèle Astrud, *J'ai rêvé que j'étais un garçon*, chez Diabase, 156 pages, 16 €.

## L'Ille-et-Vilaine a ses « mystères »

Ce livre sent le bon filon. Mais ce n'est pas une raison pour cracher dessus. Tous les écrivains savent que dans un titre le mot « mystère » augmente la rente potentielle. Voici donc chez un avisé éditeur auvergnat, *Les mystères d'Ille-et-Vilaine*. Manche, Côtes-d'Armor, Jura, Drôme et quelques autres ont déjà eu ce traitement de faveur. Et ce livre-ci fait suite aux *Grandes affaires criminelles d'Ille-et-Vilaine*.

Que sont ces mystères ? Cela commence par les fées, les sorciers et les menhirs et se termine par l'affaire Godard, du nom du médecin disparu en mer avec sa famille après avoir appareillé de Saint-Malo en 1999.

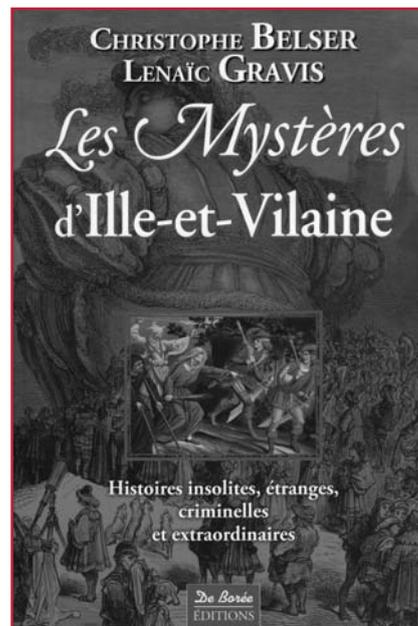
Entre temps, on a gobé la légende de saint Melaine, le trésor de la Pierre-qui-Chôme, les âmes errantes du château de Maurepas, la séquestrée de Combourg, les chauffeurs d'Ille-et-Vilaine et l'égorgeur de Saint-Malo !

Comme on le voit, le compas est large et la thématique abondante. Le point commun de tous ces épisodes n'est pas tant le mystère que le goût des histoires qu'on se raconte. Des histoires dont le parfum d'étrangeté garantit l'écoute attentive. Ne chicanons donc pas la rigueur historique de ces quelque 80 récits dont il nous est difficile ici d'évaluer la pertinence et la véracité. Laissons-nous plutôt bercer par cette musique immémoriale qui a l'art de donner une légende au réel.

Les auteurs de cette compilation ne cachent pas ce qu'ils doivent aux conteurs des veillées et autres collecteurs d'antan tel Paul Sébillot. C'est tout à leur honneur. Et leur livre bien écrit s'inscrit parfaitement dans la continuité de cette parole magique dont la vertu irremplaçable est de réenchanter les lieux quotidiens de notre vie en s'appuyant sur des faits avérés.

G.G.

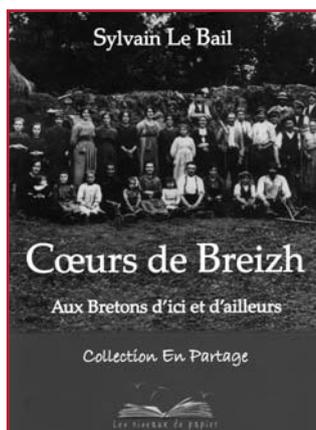
Christophe Belser et Lanaïc Gravis, *Les mystères d'Ille-et-Vilaine*, De Borée éditions, 350 pages, 24 €.



À LIRE



## L'émigration des Bretons en Aquitaine



Entre la diaspora d'Outre-mer et l'aspirateur parisien, il y a une migration bretonne que l'on a tendance à oublier. Celle d'Aquitaine. Elle fut circonscrite dans le temps : l'entre-deux-guerres à partir de 1921, et dans l'espace : la Dordogne et les départements voisins. Il s'agit d'un exode rural né de la folle misère des campagnes bretonnes à l'issue de la Grande Guerre. Particularité : il s'agit d'une émigration organisée. Suscitée par Hervé de Guébriant à la tête de la

Coopérative de Landerneau. Elle concerne surtout, les fermiers du Finistère et des Côtes-d'Armor. Les Bretons s'installèrent sur 500 communes où ils défrichèrent à tour de bras. À la veille de la seconde Guerre Mondiale, 1 500 familles bretonnes sont ainsi recensées dans le Sud-Ouest. Elles y ont fait souche.

Sylvain Le Bail est un descendant de ces migrants. Enfin pas tout à fait puisque c'est seulement son père qui vint en Dordogne dans les années cinquante. Sylvain est né en 1958 à Bergerac. Il a l'accent du Sud-Ouest ce qui ne l'empêche pas d'entendre résonner en lui « l'âme bretonne ». Il a voulu reconstituer l'histoire de sa famille et à travers elle celle des Bretons d'Aquitaine. Son récit est concret et vivant, nourri de photos et de documents d'archives.

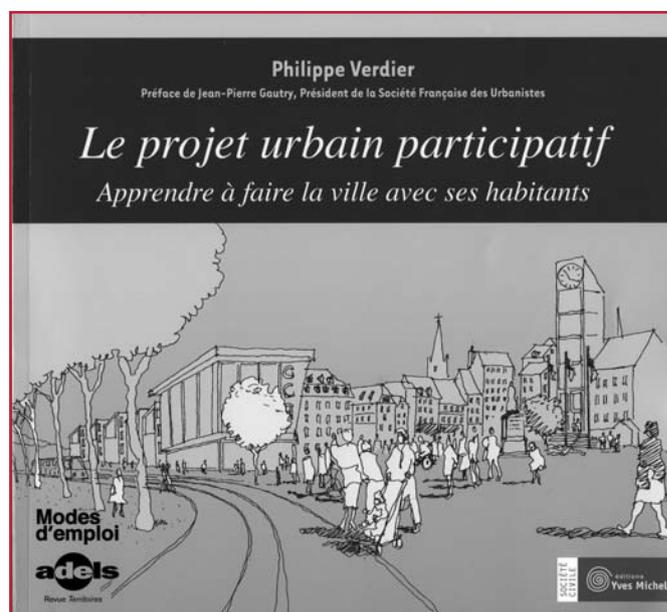
L'histoire part du Centre Bretagne au 18<sup>e</sup> siècle, plus précisément des pays Fisel et Pourlet, communes de Bonen et Ploërdut. Un coin bientôt chamboulé par la construction du canal de Nantes à Brest. L'on suit les vicissitudes – maladie, labeur, disettes, mort – de plusieurs générations dévouées à la terre.

L'histoire familiale quand elle n'est pas prétentieusement nombriliste est un bon moyen de faire comprendre la vérité d'un peuple. À cet égard, le livre documenté de Sylvain Le Bail, qui semble avoir rencontré son public, est une réussite. Et un hommage à ces « 12 000 Bretons (qui) ont pris solidement pied en Aquitaine », comme le titrait en 1955 un journal parisien à l'occasion d'un Congrès breton dans le Lot-et-Garonne.

G.G.

Sylvain Le Bail, *Cœurs de Breizh. Aux Bretons d'ici et d'ailleurs*, édition Les Oiseaux de Papier (Ploërmel), 286 pages, 19,50 €.

## Projets urbains participatifs : une boîte à outils



« Le projet urbain participatif ». Le titre dit tout. Mais la chose reste une gageure. A-t-on jamais vu le peuple décider des formes de sa ville ? Oui, c'est possible, nous convainc Philippe Verdier, urbaniste et sociologue. Dans un ouvrage parfaitement ergonomique, il revisite les multiples initiatives visant à « faire participer » la population à la construction de la cité.

De cette multitude d'expériences plus ou moins réussies, l'auteur n'éluie pas le « côté inquiétant » à savoir leur faculté à « réinventer l'eau chaude » quand ce n'est pas pour les décideurs l'occasion de s'offrir une com' à moindre frais. Le label démocratie participative est porteur.

Cette ombre passée, le livre prend une option positive : il existe pour tous les acteurs un « intérêt pour partager des savoirs en vue de mieux fabriquer du projet urbain réellement "spatial-social" ». En route pour 200 pages de pédagogie exemplaire. On se régale avec les dessins montrant ce qu'« être au monde dans l'espace » veut dire. Ou narant dans une esthétique BD la manière dont « villages et villes se sont constitués » dans l'histoire.

Ces bases étant posées, on approche du point délicat : le fameux « participatif » : défilent écoles, théories, expériences : les années 20

## À LIRE



en URSS, les cités-jardins de Suresnes ou de Chatenay-Malabry sous la houlette d'Henri Sellier, le moment Le Corbusier...

### Le jeu des 7 erreurs

Pour en arriver au bel aujourd'hui. Et là, très amusant, on a droit à des saynètes illustrées figurant « sept erreurs classiques des concepteurs ». Erreur n° 2 : faire de la copie de l'ancien. Ce pseudo bon sens qui consiste à « redonner du sens à des bâtiments impersonnels en y ajoutant des éléments de décor « post-modernes » emprunté à la tradition ». En réalité : « le faux-vieux plaqué sur un bâtiment collectif ne confère pas aux habitants un meilleur statut social : consciemment ou non, ils vont un jour flairer l'escroquerie ». Courant et réjouissant !

Tout comme l'« erreur n° 6 » : « Céder au mythe de l'agora ». Comme si créer un vide allait « générer de la convivialité et de la centralité ». Il n'y a pas que les concepteurs à en prendre pour leur grade : en regard, sont exposées « sept erreurs classiques des intervenants sociaux ». Par exemple : « Se laisser enfermer dans le quartier », « croire ce que les gens disent », « confondre les demandes des habitants avec les idées des organismes d'HLM ».

### Enlissement et dérapages

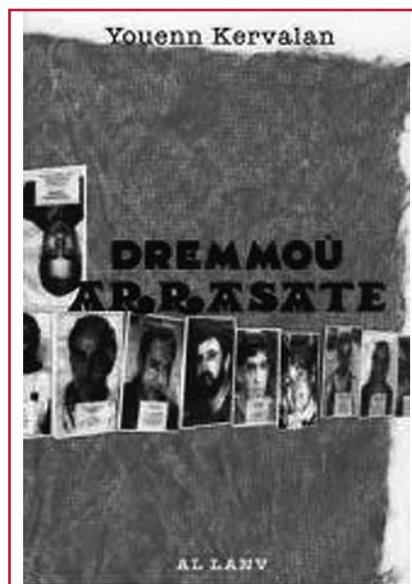
Philippe Verdier propose in fine un mode d'emploi et des pistes pour réussir l'implication réelle des habitants. Les élus trouveront là un guide fort utile, bourré d'informations et de conseils de bon sens pour aboutir à cette fameuse concertation objet de tous les désirs. Sachant que ce participatif « peut déraiper, s'enliser, dériver dans les oppositions stériles... ou aboutir à un « consensus mou ».

C'est pourquoi, il est conseillé aux professionnels « d'élever le débat en se saisissant de toutes les propositions, mais en les reformulant après les avoir testées pour dégager quelques partis d'aménagement dont on puisse comparer publiquement les avantages et les inconvénients, tout en faisant que chacun puisse reconnaître son idée... ». C'est bien là, résumée, toute la délicate complexité de cette démarche.

G.G.

Philippe Verdier, *Le projet urbain participatif*, éditions Yves Michel, 264 pages, 24,50 €.

## Bretagne et Euskadi : même combat ?



Vous ne pratiquez pas le breton ? Et vous êtes peut-être de ceux qui se demandent à quoi ça rime aujourd'hui d'écrire en breton ou de lire du breton ? Sachez donc que c'est la question que soulève, en breton, un livre récent : *Dremmoù Arrasate*. En breton, oui : l'auteur considère manifestement que, y compris pour lui-même et pour ceux susceptibles de le lire, il y a lieu de s'interroger. Pour autant, il n'écrit pas un es-

sai ou une dissertation. C'est une histoire, assez simple à résumer. Une jeune Locronanaise, par accident, tombe amoureuse d'un militant basque espagnol, s'installe avec lui à Oiartzun, en rupture de bans avec sa propre famille, lui donne deux enfants. Elle découvre ainsi la vie de ces milieux militants, se met au basque et, pour faire bonne mesure, au breton... par correspondance.

Youenn Kervalan prend le parti avant tout de décrire. Mais si on lit bien, c'est un constat socio-politique et socio-linguistique et une double question qu'il propose à travers cette trame. Le constat : c'en est fini de la vieille civilisation rurale, dont le breton constituait au quotidien la langue d'usage ; elle ne survit plus que sur le mode de la mise en scène touristique (Locronan, son puits et ses maisons de pierre de taille, sa troménie)... Qu'on n'aille pas la regretter : elle était cruelle et tuait (deux morts, père et fils, dans la première partie du livre) ! Un combat pour sa restauration serait dénué de sens.

D'où la question socio-politique. Elle est surtout suggérée, sans vraiment le dire, à propos du mouvement basque : dans les conditions de l'autonomie administrative acquise, que penser de son aile la plus radicale (indépendance, action directe) ? L'application à la situation bretonne découle – tacitement – d'un raisonnement *a fortiori* : dans les conditions d'une autonomie toujours hors de portée, une radicalisation (sont rappelés Ty-Vougeret, Plévin), qui ne pourrait guère se

À LIRE



réclamer que d'un passé révolu, est hors de propos. Quel contenu et quelles formes alors pour un combat qui se voudrait breton ?

Et c'est dans ce cadre que se pose la question linguistique. Le livre témoigne d'une double mutation : cessant d'être la langue « naturelle » de tous les jours, le breton vit désormais de l'engagement volontaire ; par le fait même on passe d'une langue à prédominance orale à une langue nourrie de plus en plus par l'écrit. Retour à la case départ : quoi écrire ? Pour quoi ? Comment ? Le risque est évident : l'évolution vers une langue de professionnels et d'initiés, produisant pour l'autoconsommation. Notre auteur écrit sous un pseudonyme, mais les rumeurs laissent entendre que, de métier, lui, n'appartient pas à la caste des gens de lettres, ce qui ajoute à l'intérêt de son questionnement.

Il n'avance pas de réponse à grand tapage. Sa réponse consiste surtout à ne fermer aucune porte : il faut pouvoir dire l'excitation de Fistoulig, le petit chien (et c'est *enervet* qui convient) comme la « révolution silencieuse de l'informatique » (il proposerait *stlenneg*)... Une grammaire franche du collier. Et ne pas oublier surtout une dose homéopathique d'auto-ironie, car, enfin, pour publier en breton en 2009, il faut se lever de bonne heure... Un appel salubre donc à repenser, à nouveaux frais, combat breton et combat pour le breton. Ah ! Si vous pouviez le lire dans le texte ! Vous découvririez sur le plan de Bordeaux, avant Google Maps, « l'impasse Bernard Madoff » (*hent-dall* en breton : la voie aveugle)...

PO'LOW

Youenn Kervalan, *Dremmoù Arrasate*, édition Al Lanv, 2009, 13 €

## Schwartz, franco de port

### LE PLAN ESPOIR BANLIEUE



Schwartz y va franco de port. Chez lui, le dessin vous regarde droit dans les yeux et cogne dur. Son *Alerte au sarkovirus* ne se réclame par de l'humour au second degré. Il mène l'alerte au son du clairon, baïonnette au canon. C'est efficace, grinçant, cinglant, sanglant. Et même si dans ce petit recueil trois ou quatre dessins (trop vite faits ?) tombent à plat, le « Sarkovirus » mérite de s'attraper. On n'en fera pas une maladie.

*Alerte au Sarkovirus*, éditions Apogée, 80 dessins, 80 pages, 12 €.

# Place Publique

RENNES LA REVUE URBAINE



## Place publique # 02

Nous sommes le jeudi 17 décembre 2009



calaméo  
feuilleter un extrait

Le deuxième numéro de **Place publique Rennes** vient de paraître



Quel avenir pour l'enseignement supérieur rennais ?



Bernard Boudic présente  
**Place publique**  
sur Radio 95.9 Laser  
[TeaTime 16novPlacePubliqueOperaRennes](#)

# Place publique

Je m'abonne à Place publique à partir du n° .....

1 AN : **50 €**   
au lieu de 60 € soit une économie de 10 €

2 ANS : **90 €**   
au lieu de 120 € soit une économie de 30 €

Règlement par chèque à l'ordre de Place des débats

Les Champs libres  
10, cours des Alliés 35000 Rennes

Nom / Prénom

Adresse

Code postal

E-mail

Si vous êtes déjà abonné, faites connaître la revue autour de vous, abonnez vos amis !

À LIRE



HISTOIRE

## 11 questions d'histoire qui ont fait la Bretagne Pour une histoire sans légende

L'identité nationale n'est pas la seule à faire débat ! Le conseil régional s'est récemment doté d'une instance culturelle consultative, le Conseil culturel de Bretagne, chargée au premier chef de réfléchir à l'identité bretonne. Le succès du beau livre autobiographique de l'historienne Mona Ozouf, *Composition française*, témoigne du large écho que ce thème rencontre. Il y a 40 ans, Morvan Lebesque posait déjà la question ; dans son livre resté célèbre *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*, l'histoire de la Bretagne devient celle du peuple breton, épris de liberté et résistant à l'assimilation ; cette lecture militante, voire instrumentalisée, de l'histoire a acquis une certaine audience dans le grand public.

Il importe alors que des historiens de métier viennent enrichir le débat de leur savoir et des acquis de leurs recherches. Un an après la synthèse d'Alain Croix précisément intitulée *La Bretagne, entre histoire et identité* (Découvertes Gallimard) et la somme que représente le *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, aux mêmes éditions Skol Vreizh, c'est l'ambition des onze auteurs réunis autour de l'historien nantais Dominique Le Page. Ce dernier précise le sens du projet dans un propos liminaire : cette contribution historique se veut avant tout attentive à tout anachronisme, rétive à considérer la Bretagne comme une essence, soucieuse de « se débarrasser des légendes dorées ou noires ».

### Renouveau de l'histoire politique

Un bel exemple en est donné par l'article qui expose la genèse du fameux décret du 30 juin 1941, régulièrement dénoncé par les partisans d'une Bretagne à cinq départements. Il conclut la première thématique « De la province à la région Bretagne », où sont également traités les États de Bretagne et la fin de la province : l'Ancien régime a de fait la part belle dans un livre dont la plupart des auteurs sont, comme le maître d'œuvre, historiens modernistes. La période se prête particulièrement bien à l'entreprise puisque la Bretagne existe alors comme province au sein du royaume, province dotée d'une singularité sur laquelle s'interrogent nos historiens. Tour à tour sont analysés, dans la deuxième partie qui forme au sens propre le cœur du livre, les « événements marquants » que furent la Ligue, la révolte des Bonnets rouges, le complot de Pontcallec, l'affaire de Bretagne et la Chouannerie.

Toutes ces savantes monographies témoignent du renouveau d'une histoire politique longtemps délaissée au profit de l'histoire économique

et sociale, dans le sillage de l'École des Annales, puis plus récemment de l'histoire culturelle et religieuse particulièrement florissante en Bretagne : le dernier travail sur les États de Bretagne remonte à 1932.

Chaque auteur propose une synthèse des connaissances disponibles, des débats historiographiques et des retentissements ultérieurs plus ou moins marqués des événements dans la mémoire collective ou de leur lecture par une histoire à visée téléologique, parfois victimaire : le récit de la lente héroïsation de la figure du marquis de Pontcallec est à cet égard exemplaire. En revanche, il peut paraître réducteur de restreindre aux « tombes de mémoire » naguère étudiées par Michel Lagrée la postérité de la Chouannerie dans l'opposition Blancs – Bleus qui structure la Bretagne au 19<sup>e</sup> siècle, voire au-delà.

### L'esquisse d'un livre à venir ?

Dominique Le Page le reconnaît : « Ce livre comporte des lacunes » et doit être considéré comme « l'esquisse d'un livre plus ambitieux qui pourrait explorer les lieux de mémoire de la Bretagne » (p. 15). On peut aussi penser qu'il atteint cet objectif dans son propos essentiel et on se prend à rêver d'avoir en fait en main le tome II d'un ouvrage plus global : le tome I partirait de la naissance de la Bretagne et nous mènerait, en passant par le royaume de Salomon et le duché (État?) de Montfort, à la fin de l'« indépendance », à la duchesse Anne et à l'édit d'union de 1532, séquence capitale dont l'absence étonne ici, même si elle a déjà été traitée en 2003 (*L'Union de la Bretagne et de la France*) par le maître d'œuvre et l'un des auteurs, Michel Nassiet. Quant au tome III, qui nous conduirait de la fin de la province à la décentralisation, il est esquissé, outre l'évocation des répercussions du premier conflit mondial (ainsi l'utilisation politique du nombre des morts), dans les deux articles sur le « régime d'imagéité » de la province au moment de sa disparition au 19<sup>e</sup> siècle et le statut de la langue bretonne qui forment, de manière un peu artificielle, la troisième partie dévolue au « champ culturel ». La qualité de la recherche historique bretonne démontrée par ce livre ne permet-elle pas de nourrir un tel vœu ?

### BRUNO ISBLED

Bruno Isbled est conservateur aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine et président de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne.

*11 questions d'histoire qui ont fait la Bretagne* (sous la direction de Dominique Le Page), Skol Vreizh, 2009, 347 p., 22 €.

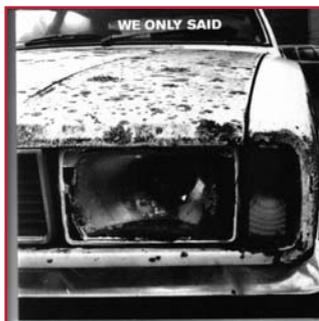
À ÉCOUTER



POST-ROCK

## We Only Said: We Only Said

Dans le meilleur post-rock, tout se joue dans l'équilibre entre émotions sourdes et harmonies savantes, entre sobriété et tension palpable. Sur tous ces points, le premier album de We Only Said est une réussite à la hauteur des modèles du genre que sont Tortoise, June of 44 ou Labradford. Florian Marzano n'est pas un inconnu sur la scène rennais. Il a



notamment collaboré avec Laetitia Sheriff et fait partie du Pink Iced Club (l'ensemble de huit guitares) d'Olivier Mellano. Initialement projet solo, sous le nom d'I Only Said, l'histoire s'est étoffée grâce à l'apport de musiciens amis. Si Florian reste le maître à bord, quatre pairs ont beaucoup apporté (Matthieu Dehoux, Cédric Moutier, Mathieu Languille, Mathias Prime). Deux d'entre eux constituent la section rythmique de Montgomery, l'autre groupe rennais qui sait jouer avec grande subtilité des mélodies et des atmosphères.

Ici, selon les morceaux, c'est une guitare électrique, acoustique ou un piano qui servent de colonne vertébrale, permettant de varier les climats fortement automnaux. De façon relativement atypique (pour le post-rock), la plupart des morceaux sont chantés. C'est seulement sur ce point qu'on exprimera quelques réserves. La voix de Florian (en anglais) a le ton mélancolique tout à fait raccord avec la musique, mais elle est le plus souvent doublée afin de construire des harmonies vocales limites qui ont l'effet inverse de celui escompté. Au lieu d'accroître son pouvoir évocateur, elles le diluent.

Quand la voix est plus nue, elle est souvent sous-mixée. C'est certainement un choix esthétique, mais le magnifique *Killjoy*, à la mélodie vraiment poignante, y perd trop en force. Ce bémol est d'autant plus agaçant qu'on tient ici un groupe qui maîtrise magistralement l'équilibre de tous les autres instruments. Ainsi, *Eighty-Sixed*, à la fois hypnotique, neurasthénique et glorieux, prouve que We Only Said a droit de parler d'égal à égal avec ses pairs américains, mais c'est dans les obsédantes attaques mi-acoustiques mi-carillonnantes (*I Discover the Murder*) que We Only Said est singulier. Le potentiel d'un groupe dont tout le monde ne parlera pas mais dont on parlera partout dans le monde. **PHILIPPE RICHARD**

CD *We only said*, 10 titres, 39 minutes Range ta Chambre/Antircraft.

POP EXPÉRIMENTALE

## del Cielo: Sous les cendres

Où le talent de compositeur et de « metteur en sons » de Gaël Desbois éclate. Très peu d'invités. Le rapper existentialiste Arm vient soutenir deux titres, l'ami Robert le Magnifique amène quelques basses et scratches et c'est tout. Batteur d'Emma, Laetitia Sheriff ou Miossec. Moitié de Mobiil, dont le rôle est un chouïa occulté par le charisme



de l'hyperactif Olivier Mellano, Gaël montre ici un sens assez séduisant du son, qu'il soit mené par la guitare ou les machines. Un véhicule parfait pour les textes doucement perturbants de Liz Bastard. Elle est l'autre moitié de del Cielo. Voix de jeune fille un peu étonnée, parlante-chantante, débitant des mots poétiques et parfois terribles qui disent l'attraction du vide, la morsure du temps, le doute de l'amour, l'absence. Avec un zeste d'humour froid. Dire que ça démarrait par un espoir prudent (*Faut pas lâcher ça*). Les textes de *Vers le Vide*, *L'Orage* ou *Top Models* sont vraiment remarquables. D'autres frisent la pose, mais il y a une vraie et troublante écriture. Le disque pourrait être strictement monochrome et méchamment déprimant si Gaël ne multipliait les couleurs (sombres, mais couleurs) d'arrangements sobres, précis et jamais cliniques. Chaque morceau est mené par une idée sonore différente : une guitare saturée tournant en boucle (*Faut pas lâcher ça*), une six cordes résonnante évoquant la mélancolie à l'américaine (*L'Orage*), des synthés très new wave rennais des années 1980 (*Reddition*), des rythmes électromécaniques berlinois (*La main sur la gouttière*), une tournerie électro faussement désinvolte (*Loin vers le vide*), une poignée de notes tendues (*In memory au Paul Quarter*), un arpège de guitares sonnantes comme un gamelan balinaise (*L'Etau*), une basse impérieuse entourée de saxos évaporés (*Top Models*)... Bien sûr, on est dans un registre intimiste et intellectuel, mais le talent de ce disque est de préserver une belle part de générosité et de sensualité là où il aurait pu dériver vers une sécheresse dogmatique ou une liquéfaction éprouvée. del Cielo est un petit-enfant de Brigitte Fontaine, en moins excentrique, et un neveu de l'expérience Diabologum, bien moins sûr, et c'est tant mieux, de détenir la vérité. **P.R.**

CD *Sous les cendres*, 12 titres, 37 mn. Idwet/La Baleine.

À ÉCOUTER



ROCK

## Lady Jane: In Pieno

L'influence du Gun Club est évidente, dans cette manière d'adapter les racines rock américaines à la tension urbaine. Vu leur nom, l'ombre tutélaire des Stones de la fin des années 1960 est également perceptible. Mais contrairement à trop de groupes de cette veine rock classique, Lady Jane ne force pas sur la testostérone. Au contraire, le chant a cette élégante légèreté qu'on découvrait chez Buddy Holly et qui fut la marque de nombreuses formations psychédélics. Ça fonctionne sur Mandoline Song, qui a les accents orientaux d'un morceau vintage de San Francisco, mais c'est aussi plaisant sur les morceaux plus directs. La deuxième face du vinyle (oui, c'est un vinyle) insiste sur cette touche blues psychédélique, avec de belles lignes mélodiques obsessionnelles, de la slide et de l'harmonica quand il faut, des guitares au grain chamu et un chant plus sombre. La classe intemporelle. **P.R.**

Vinyle In pieno, 12 titres. Beast Records.



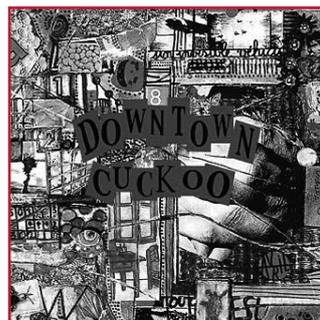
## Downtown Cuckoo

Forcément, le nom de The Fall vient à l'esprit. Avec le groupe mancunien de Mark E Smith, Downtown Cuckoo partage quelques fondamentaux. Un chant; ou plutôt un parler-chanter mi-détaché mi-offensif en anglais faussement monochrome, et un talent certain pour subvertir des références sixties par un traitement punk-funk dansant.

Downtown Cuckoo (le morceau) et Rachel, deux réussites, en sont les plus flagrants exemples. Mais le groupe ne manque pas d'atouts personnels, dont l'utilisation maligne de guitares ultra-réverbérées, presque surf, qui contrastent avec d'autres plus sèches. En découle une musique déstabilisante, en partie ascétique et portée sur les dissonances, en partie luxuriante et engageante. Reste à discipliner un goût pour les morceaux à tiroirs. Le style qu'ils ont choisi fonctionne beaucoup mieux avec une seule (très) bonne idée par morceau...

**P.R.**

CD *Downtown cuckoo*, 10 titres, 38 mn. Limbo/Anticraft.



ÉLECTRO-PUNK POST-ATOMIQUE

## Shane Cough: Now you see it

*Now you see it* – sorti au printemps – est le troisième album de Shane Cough. Marianne, la chanteuse emblématique des débuts, a quitté le bateau en 2008. Burn, celle qui l'a remplacée, a la voix plus haut perchée, plus « vrillante », plus speedée. Le cocktail d'origine n'a donc forcément plus le même goût, même si les ingrédients n'ont pas changé: l'urgence, la jungle bruitiste, les beats implacables, la basse résolument en avant sont toujours là. Mais en plus compactés, plus boulochés/serrés encore qu'auparavant. Les amateurs d'*Intraveineuse* trouveront probablement que l'électro-punk des Rennais a perdu en « matière noire » ce qu'il a gagné en tension. Un morceau comme *Darren's dilemma* est un modèle d'efficacité emballée, constamment au bord de la rupture. **JEAN THÉFAINE**

CD *Now you see it*, 15 titres, 74'23. Enrage Productions/Discograph.



## Korkoj: Tranche (bancale)

Quel lien entre Monoceros, Rosa Negra et Korkoj? L'infatigable bassiste Ronan Bedo. Né en juin 2008, Korkoj regroupe deux autres hommes de main: Frédéric Gablin (guitares, claviers) et Matthieu Noblet (batterie). Credo du trio, gravé dans la pierre: « Aucun schéma particulier, aucune ligne directrice, aucun objectif, aucune cohérence »! C'est dire la liberté que revendique Korkoj. Une musique déjantée faisant en permanence le grand huit entre « murmures » rampanants et explosions foisonnantes. Sur disque, cela donne un morceau de... 48 minutes, dépecé en huit séquences simplement baptisées par leur longueur! *Soir Huit minutes vingt-quatre*, *Sept minutes dix-neuf*, and so on. Drôle d'objet sonore, donc, que cette *Tranche (bancale)* fort peu zen mais diablement intrigante. **J.T.**

CD *Tranche (bancale)*, 8 titres, 48'28. Enrage Productions.j



À ÉCOUTER



MÉTAL POWER-POP

ROCK PROGRESSIF

## Backstroke : Crossing the Boundaries

Dans le cadre d'un partenariat avec le Batofou, une structure réunionnaise, Le Jardin Moderne a accueilli en résidence Backstroke. Littéralement « retour de force », comme l'illustre *Impure blood*, le violent morceau d'attaque de *Crossing the boundaries*, le premier album, un quatre titres, de cette formation née et forgée à La Réunion. Car Joël le chanteur (formidable voix, tour à tour gutturale ou limpide), Frédéric Hoareau (guitare), Johan Grondin (basse) et Sébastien Bonneau (batterie) ont choisi le metal pour s'exprimer; ce qui n'est pas évident au pays du maloya et du sega. Ceci sans perdre leurs racines créoles (lumineuse ballade *Larmes nout zancetres*). D'entrée, Backstroke, dont le discours sur l'humaine condition est rare dans le genre, impose sa marque au fer rouge. **J.T.**

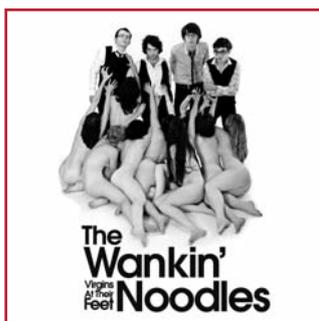
CD *Crossing the boundaries*, 4 titres. [myspace.com/metalbackstroke](http://myspace.com/metalbackstroke).



## The Wankin' Noodles

Énorme énergie power-pop pour le quartet briocho-rennais. *Wankers of the Social Club* est un pur morceau dans l'air du temps : hachures saturées de guitares précises sur batterie disco-punk, voix encore juvénile plus pop que vraiment rock. C'est dans cette tension entre des guitares ultra-efficaces à la Undertones (voire à la Stones pour *Baby You Know I'm the Man*) et des accroches mélodiques poppy qu'ils sont vraiment bons. Quand la course folle s'arrête pour une ballade acoustique (*The Hunt*), ou lorsqu'ils jouent aux durs à cuir rock'n roll, ils perdent toute singularité. Leur humour potache de nerds se rêvant en séducteurs peut faire sourire ou agacer, la voix manque encore de grain, mais on comprend que le groupe soit considéré comme ayant l'un des plus hauts potentiels de la place de Rennes. **P.R.**

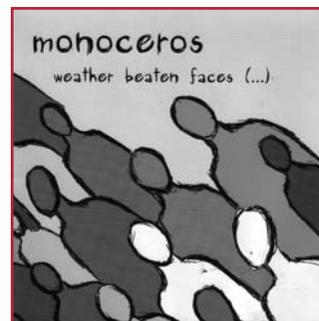
CD *The Wankin' Noodles*, 5 titres, 15 mn. Fake Records.



## Monoceros : Weather Beaten Faces

Ce n'est pas pour rien qu'en tête de ses influences Monoceros a placé *Godspeed You Black Emperor*, un collectif d'activistes québécois dont la musique, étirée en longues plages "cosmogoniques", intègre à peu près tout ce qui passe à portée du trou noir. Né fin 1999, le groupe rennais avait écumé la région (Trans, Ubu, Antipode, Jeunes Charrues...) avant de se séparer, enregistrant en 2006 quatre titres qui auraient pu se dissoudre dans l'espace-temps si le label Utopia Planetes n'avait récemment décidé de les exhumer. Ça s'appelle *Weather beaten faces* et c'est une plongée inattendue dans un univers sonore sans contraintes horaires (deux plages font respectivement 10'42 et 11'33!) où batterie, basse, guitare, piano, flûte, violon, violoncelle et... sueur tissent une toile très vite obsédante. **J.T.**

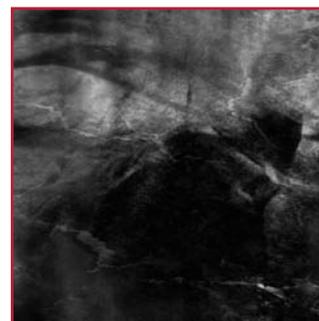
CD *Weather beaten faces*, 4 titres, 34'25. Utopia Planetes.



## Rosa Negra

Dans la même veine que Monoceros, il y a Rosa Negra. Pas étonnant puisque ce nouveau groupe s'est formé autour de Ronan Bedo et Estelle Girault, membres du précédent projet, qu'ont rejoint le guitariste Denis Guillard (remplacé depuis octobre par Ludovic Merlaud) et le batteur Franck Fourré. Sur son premier album, sorti au printemps dernier, le rock progressif, très en vogue dans les années 70, retrouve une nouvelle jeunesse. Plusieurs plages dépassent les 8 minutes. Le temps qu'il faut au quatuor pour déployer toutes les couleurs de ses ciels sonores, tour à tour apaisés ou tourmentés, entre flûte aérienne, percussions appuyées et griffures électriques, séquences mélodiques et explosions free. Pour le contenu, violemment contrasté, comme pour le titre, mention spéciale à La traversée du petit mammoth Tiago dans la prairie orangée. **J.T.**

CD *Rosa negra*, 7 titres, 54'31. Utopia Planetes.



À ÉCOUTER



CHANSON/ROCK

FOLK

## Dahlia: Une lumière dans les ombres

Même s'ils vivent avec des références américaines, les Dahlia sonnent très français. Le fait que tous les morceaux soient désormais chantés dans la langue de Ferré n'en est pas la raison principale. Le son de ce troisième album à l'acoustique plus naturelle le place au centre d'un triangle constitué par Louise Attaque (certaines mélodies), Matmatah (la vibration dans la voix) et Miossec (l'enregistrement par Guillaume Jouan y est peut-être pour quelque chose). Certains morceaux de Guillaume Fresneau et Armel Talarmain, comme *Une nuit* ou *Absence*, ont presque tout pour eux. On craint pourtant qu'à l'image de ce son qui sent le début des années 2000, ce groupe au vrai potentiel national ait loupé le coche de quelques années. Que cette belle écriture qui manque un rien de mordant soit trop sage pour un public initié et trop singulière pour les amateurs de chanson. **P.R.**

CD *Une lumière dans les ombres*, 12 titres, 45 mn. Yapucca/Anticraft.

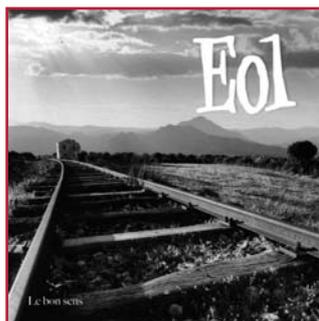


CHANSON/POP/FOLK

## Eol

À la pointe de l'averse, ou du soleil, si vous préférez, il y a Vincent Razavet, auteur-compositeur-interprète littéralement épantant. Un drôle d'oiseau à la voix haut perchée, qui peut dans le même mouvement « blueser » et vocaliser comme un merle (*La même chose*). Un de ces bourlingueurs dont on se demande pourquoi on ne les a pas repérés plus tôt. Aidé par une poignée de copains, enregistré et produit par Filip Chrétien, mastérisé par Bruno Green dans son repaire canadien, la tête pensante d'Eol signe ici un quatre titres impeccable. De vraies et solides chansons accrocheuses, couleur pop-folk (guitares, violon, claviers, basse, chœurs), où paroles et mélodies sont de première qualité. Vivement la suite. **J.T.**

CD/EP *Eol*, 4 titres, 15'11. Internet : [myspace.com/eolzique](http://myspace.com/eolzique).



## Alan Corbel

Derrière lui, Alan Corbel a notamment deux passages aux Vieilles Charrues en 2006 et 2007, un duo prometteur – Megalux – avec Soazig Le Lay, son épouse, prématurément disparue, à 32 ans, en janvier 2008. Cette blessure n'est sans doute pas pour rien dans l'émotion et la sensibilité à fleur de peau qui courent tout au long des quatre titres d'un EP attachant qu'Alan vient de sortir. Un univers résolument folk, servi par une voix fragile et forte à la fois, légèrement écorchée, qui renvoie forcément à d'autres collègues de la même obéissance (Damien Rice, notamment) mais sans la mièvrerie fatiguée qui plombe souvent le genre. Un album est déjà annoncé pour 2010. En attendant, Alan Corbel tourne avec Miossec et, paraît-il, ça se passe très bien. **J.T.**

CD Alan Corbel, 4 titres, 16'08. Disponible en digital. Internet : [myspace.com/alansongs](http://myspace.com/alansongs).



SALSA

## Tumbao Nama: Tumbaito

En 2006, Tumbao Nama avait sorti un quatre titres, aujourd'hui épuisé. Avec *Tumbaito*, la formation latino-bretonne, née en 2003, s'offre une rutilante carte de visite. Emmenés par le Colombien Juan Manuel Reyes, les neuf complices qui la composent s'y éclatent joyeusement, ornementant leur salsa de piments choisis (un poil de jazz, de cubain, de funk, de hip-hop) qui relèvent la sauce sans la trahir. Cuivres, percussions et chœurs servent au plus juste et au plus chaud le chant craquant, en espagnol dans le texte, de l'infatigable meneur de jeu. L'énergie et la bonne humeur sont la colonne vertébrale de cette musique qui démontre, une fois de plus, qu'elle est vraiment sans frontières et contagieuse quand elle est jouée avec cœur et âme. **J.T.**

CD *Tumbaito*, 10 titres, 46'40. Internet : [myspace.com/tumbaonama](http://myspace.com/tumbaonama).



À ÉCOUTER



JAZZ



## Entreprise de charme

Entendu l'automne dernier à la MJC Bréquigny, à l'occasion du festival Jazz à l'Ouest, Elisabeth Kontomanou revient sur la scène avec un disque de classe, dû au label rennais Plus Loin. Associer jazz et orchestre classique, voilà un pari qui n'est pas toujours gagnant. Des chanteuses de jazz et certains instrumentistes, à commencer par Charlie Parker, ont aimé s'y risquer. Là, chapeau ! La voix d'Elisabeth Kontomanou est d'une telle amplitude ! Ardeur, profondeur, sensualité, sensibilité... Que ne ferait-elle passer ? Alors, avec des superbes compositions comme *A Flower is a Lovesome Thing*, *Come Sunday*, *Summer* ou *I put spell on you* (cerise sur le gâteau...), c'est forcément du bonheur. Tout l'album est vraiment un réel plaisir d'écoute. L'accompagnement est à la fois présent et discret, très équilibré.

Le projet a été réalisé avec l'Orchestre philharmonique de Lorraine

(soixante-seize musiciens) dirigé par Jacques Mercier, trois arrangeurs orchestrateurs (Tom Harrell, Gustav Karlström et Ann-Sofi Söderqvist) et un trio d'instrumentistes fidèles, Thomas Bramerie (contrebasse), Laurent Courthaliac (piano) et Donald Kontomanou (batterie). La chanteuse a ajouté un duo (*Dreams of Gold*), interprété avec son fils Gustav Karlström, qui est aussi arrangeur. L'enregistrement de l'album a été réalisé live à l'Arsenal de Metz, en janvier 2008. Une belle réussite.

Siren Song, Elisabeth Kontomanou, Thomas Bramerie (contrebasse), Laurent Courthaliac (piano), Donald Kontomanou (batterie) Orchestre national de Lorraine (dir. : Jacques Mercier) Durée 47'04  
Plus Loin Music/Harmonia Mundi

À ÉCOUTER



CHANT CHORAL

## *L'ensemble Mélisme(s) donne de la voix*



L'année 2009 s'est terminée par un feu d'artifice pour l'ensemble vocal Melisme(s), fondé en 2003 par Gildas Pungier, par ailleurs directeur du Chœur de l'Opéra de Rennes, et qu'il dirige. Composé de 24 choristes au plus, il défend et illustre la musique chorale de toutes les époques. « Nous sommes en terre de mission, assure le chef, défendant à la fois le répertoire et la musique ayant un rapport avec la Bretagne ».

Après avoir tenu, fort bien, son rôle à l'Opéra de Rennes dans l'opéra *Orphée et Eurydice* de Gluck (6, 8 et 9 octobre), il a donné, à l'Opéra de Rennes encore, un concert de chants de Noël (17 décembre), concert qu'il a donné aussi à l'Opéra de Rouen (23 décembre). Et, dans le même temps, l'ensemble a vu paraître deux de ses enregistrements, l'un d'œuvres vocales du Nantais Paul Ladmirault (1877-1944), l'autre de noëls populaires harmonisés et orchestrés par Gildas Pungier.

Ce dernier album a été enregistré au théâtre de l'Arche, à Tréguier. Il est intitulé *Kanamb Noël* (Chantons Noël, en breton). L'auditeur appréciera, outre la qualité de la réalisation (homogénéité, musicalité), la variété des pièces proposées. Avec des surprises en prime, comme

un *À la claire fontaine où Jésus descendit...* ou le théâtral *Bergers écoutez*.

L'album consacré à Paul Ladmirault a été enregistré dans le même lieu, il y a deux ans. On entendra quelques perles (*Les Jolies rives du lac Lomond, Marie de Castlecary, Le Batelier...*) sur ce disque où la musicalité raffinée et la sensibilité élégante du compositeur se conjuguent dans un talent qui est encore méconnu. Du moins est-il ici mis en valeur.

Pour l'ensemble Mélisme(s), que ces deux albums doivent faire mieux connaître, deux importants rendez-vous sont au programme en 2010, à Rennes: *Le Pèlerinage de la rose* de Robert Schumann (1<sup>er</sup> avril à l'Opéra) puis *le Requiem* de Gabriel Fauré (20 et 21 mai à l'église Saint-Germain).

*Kanamb Noël*, cycle de chants populaires. Ensemble vocal et instrumental Mélisme(s) et Chœur d'enfants de la Psalette de la cathédrale de Tréguier. Direction Gildas Pungier. Durrée 63'53. CD Skarbo.

Ladmirault: *Chansons écossaises et Chœurs profanes*. Ensemble vocal Mélisme(s), piano Colette Diard. Direction Gildas Pungier. Durée 75'33. CD Skarbo.

À LIRE



LE DÉBAT DES LECTEURS

À la suite du dossier consacré aux relations entre Rennes et Nantes dans le premier numéro de *Place Publique Rennes*, nous avons reçu de M. Jean-Antoine Mathys la lettre suivante :

« Faisant partie des Nantais qui travaillent actuellement à Rennes (faute de trains adaptés j'y ai un petit studio et pratique le covoiturage) je comprends bien l'intérêt d'un tel rapprochement.

Mais cependant je souhaiterais faire quelques remarques en privilégiant deux entrées, contenues *in fine* dans vos articles : les universités et le territoire.

### 1. Les universités ou les PRES ?

De quoi parle-t-on ? Des universités ou des Pôles régionaux d'enseignement supérieur (les Pres ?) qui chacun ont rassemblé les universités et grandes écoles des deux régions et qui se sont succédés dans le temps : le premier en Bretagne a été créé en mars 2007, le deuxième en Pays de la Loire a été constitué fin 2008. Ces universités ou Pres sont à peu près de même taille.

On doit d'ailleurs regretter qu'aucune université du grand ouest n'ait été retenue dans le cadre du plan Campus. Je n'y vois pas un non-choix politique, mais simplement la faiblesse des dossiers présentés, séparément, par les universités ou les Pres. Il ne suffit pas d'investir pour construire, entretenir ou équiper des bâtiments, encore faut-il définir et développer en commun des projets de recherches et de favoriser les transferts de technologie auprès des entreprises.

Car nous le savons tous, l'objectif ultime du gouvernement (et j'imagine de n'importe quel gouvernement) est bien de faciliter l'émergence de quelques grands pôles universitaires de niveau mondial, capables d'attirer des étudiants, des enseignants ou des chercheurs, bien sûr de France comme du monde entier, capables aussi de faire émerger sur nos territoires régionaux les entreprises innovantes dont nous avons tellement besoin.

Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrions encore compter demain, dans le monde qui se dessine. Il ne s'agit plus du débat habituel franco-français car nous ne sommes plus à l'échelle nationale mais nous devons être attractifs à l'échelle mondiale. Nous n'avons plus à savoir comment mailler de manière équilibrée le territoire national de pôles universitaires, mais nous devons développer quelques pôles universitaires reconnus mondialement, favorisant les transferts de technologie dont les entreprises ont besoin pour développer des produits de haute qualité et assurant, par les échanges que nous aurons construits, notre influence au plan culturel, social, voire politique.

Pour l'élite française il y a longtemps que cette affaire est réglée. Leurs enfants choisissent plutôt les grandes écoles françaises (très rarement nos propres universités), avant de partir se former dans les

universités américaines, anglaises dont nous connaissons tous les noms. Nous le savons mais nous n'osons pas le dire (cf. la crise universitaire de l'année dernière)

C'est cette réalité qui m'a fait soutenir la loi sur l'autonomie des universités dont l'objectif est quand même de régler le problème de la gouvernance et de la gestion des universités, y compris celle des professeurs et des étudiants. C'est à cette condition que l'on arrivera vraiment à transformer et à développer les universités de notre pays.

Rapprocher les Pres me semble incontournable, mais rapprocher ne veut pas dire fusionner, comme le montre la constitution des Pres. Et Nantes comme Rennes, d'ailleurs, devraient réfléchir à multiplier les accords de coopération avec d'autres Pres ou universités en fonction de leurs propres intérêts. Quant à la coopération entre les deux Pres, celui de Bretagne dénommé Université européenne de Bretagne ou celui des Pays de la Loire dénommé Université Nantes – Angers-Le Mans (Unam), elle devrait se fixer deux grands objectifs.

### S'inscrire véritablement dans une démarche européenne

L'Europe existe et nous devons tout faire pour nous renforcer à son échelle. Répondre à des appels d'offres en commun me paraît aller dans le bon sens. Mais il faut aller plus loin.

D'abord les ressources. Nous savons tous que l'Union européenne n'en dispose malheureusement pas, puisque les 27 États membres ont diminué le budget global de l'Union. La traduction ? Une insuffisance de moyens par exemple en matière spatiale ou environnementale. Il faut donc chercher à augmenter le budget de l'Union et si possible avec des ressources propres. Pourquoi ne pas imaginer saisir les institutions européennes de cette question (le traité de Lisbonne nous autorise même à faire signer une pétition) ? Pourquoi ne pas saisir directement les groupes politiques au Parlement européen pour qu'ils prennent rapidement position ? Nous pourrions même imaginer que chaque Euro économisé sur la Politique agricole commune, soit redéployé au profit d'une politique commune de recherche européenne et non dévolu aux politiques nationales de recherche.

Ensuite atteindre rapidement (dans 5 ans maximum) au moins 3 % du PIB consacré à la recherche-développement. C'est un objectif européen (non atteint actuellement) qui s'impose donc aux 27 pays membres. Pourquoi ne pas aussi le transformer en outil d'aménagement du territoire ? L'État et les régions du grand ouest (Bretagne, Pays de Loire, Poitou-Charentes, voire Centre), pourraient agir en commun pour réussir cet objectif plus valorisant en termes d'attractivité.

### Faciliter les transferts de technologie

Il y a à peu près 10 ans était bâtie la stratégie de Lisbonne qui

À LIRE



LE DÉBAT DES LECTEURS

voulait « faire de l'Union européenne une économie la plus compétitive » permettant de déboucher sur des emplois qualifiés. Cela signifie faciliter les transferts de technologie en direction, soit de « jeunes entreprises », soit de grandes PME. Depuis au moins 10 ans des efforts ont été réalisés en ce sens : les pôles de compétitivité ou plus récemment les fondations partenariales au sein des universités. Il existe des structures en Bretagne et Pays de la Loire qui en sont issues. Pourquoi ne pas réserver une partie du futur grand emprunt national à les renforcer ? Pourquoi l'État et les régions Bretagne et Pays de Loire n'affecteraient pas une partie des 3 % du PIB aux pôles de compétitivité ou aux fondations ? Nous pourrions d'ailleurs largement nous inspirer de ce que fait la Bavière et ce n'est qu'à cette condition que les entreprises du grand ouest seront reconnues comme acteurs mondiaux.

## 2. Quel territoire faut-il prendre en compte ?

Là aussi nous avons changé d'échelle. Avant, nous nous limitions au cadre français, maintenant c'est à l'échelle de l'Union européenne, au minima, que nous raisonnons. Avant, tout était centralisé et Paris dominait. Aujourd'hui il y a une réalité de la vie : Paris est certes imposant (une ville-monde ?), mais d'autres très grandes villes existent sur notre propre territoire : Lyon, Lille ou Toulouse comme ailleurs Milan, Munich ou Barcelone. Une métropole pour le grand ouest est nécessaire car sinon nous deviendrons tous des « satellites » de la grande agglomération parisienne. Regardez Le Havre transformé progressivement en annexe du Grand Paris.

Mais la vraie question est de savoir qui sera à terme la métropole du grand ouest, capable d'attirer des sièges sociaux, des chercheurs ou des artistes. Donc quel ensemble aura la politique la plus attractive ? Or rien n'est encore décidé même si Nantes – Saint-Nazaire (ce serait mieux de parler ainsi) a l'avantage de la population. Dans 5 ans à peu près, Rennes sera à moins de ¾ d'heure de Saint-Brieuc ou de Saint-Malo car ce sera le même temps de transport qu'entre Paris et la petite couronne. Nous verrons certainement apparaître un très grand bassin d'emplois (les infrastructures existent) rassemblant les agglomérations de Rennes, de Saint-Brieuc et de Saint-Malo. Ce très grand bassin d'emploi fondé sur une identité forte, parce que la Bretagne existe aussi, pourra devenir un ensemble puissant. Mais ce sera aux décideurs de ce vaste bassin d'emploi de choisir ce qu'ils veulent être et faire.

Nous disposons d'à peu près la même période pour que Nantes – Saint-Nazaire devienne réellement la grande métropole dont l'ouest a besoin :

D'abord en regardant vers l'océan : Nantes – Saint-Nazaire devrait regarder attentivement les autres villes portuaires avec lesquelles elle veut ou va travailler avec les « autoroutes de la mer ». Seuls les terriens pensent que la mer est une fermeture, pour les marins c'est un espace où l'on navigue. Je suis certain que des accords peuvent être envisagés.

Ensuite en cherchant à irriguer un large territoire allant de Brest à

La Rochelle en passant par Tours. Ce qui veut dire réfléchir à ce que pourrait être une grande métropole sur l'ouest dans ses rapports avec les autres ensembles urbains que sont les agglomérations puis sur la base de cette réflexion conclure des accords de coopération avec les autres villes.

Enfin transformer la liaison ferroviaire Rennes – Nantes via Notre-Dame-des-Landes, qui actuellement n'est pas prévue, en un élément des infrastructures ferroviaires à améliorer, voire à construire, vers l'ouest (Quimper – Brest), le sud (Bordeaux donc l'Espagne), et l'est (Lyon donc le sud Europe), au risque sinon de voir Nantes – Saint-Nazaire devenir un terminus, même avec un nouvel aéroport.

Bien sûr qu'il faut que les deux agglomérations nouent des partenariats par exemple sur la recherche, la culture ou les infrastructures, comme cela a été dit lors du tout récent colloque, mais cette question se posera toujours. Alors autant la régler tout de suite. »

**Frank Darcel, lui, regrette que ce dossier n'ait pas fait une place à la Bretagne réunifiée :**

« Ce qui est curieux, c'est de parler du rapprochement Rennes – Nantes sans évoquer la réunification, les deux sujets pouvant être considérés comme liés. Pour moi, et pour bien d'autres, cela n'a pas de sens de ne pas au moins évoquer la Bretagne « intégrale », sinon au travers d'un « historique » de la rivalité Rennes – Nantes, si habilement entretenue d'une manière générale et par Edmond Hervé en particulier au cours des dernières décennies. Une revue libre aurait dû évoquer cette non communication organisée entre les deux villes, cela aurait permis un débat plus ouvert et captivant.

Il est étonnant par ailleurs de voir comment le mot « Bretagne » est si difficile à prononcer par MM. Delaveau, Ayrault et consorts. Mais bon, les deux villes se rapprochent : on note, on verra bien.

J'ai lu le chapitre sur les sondages, l'angle d'attaque est très technique, pas grand chose à redire. Sinon, encore une fois, que le point de vue des pro-réunification aurait dû être mentionné pour qu'on sache à quoi se rapportaient finalement les questions posées.

Ce point de vue de la Bretagne reconstituée (et non pas seulement d'un rattachement de la Loire-Atlantique à la Bretagne... Le glissement sémantique n'est pas innocent dans *Place Publique*), défendu par beaucoup, est constitutif du débat sur le « rapprochement Rennes-Nantes ». Vous l'avez passé sous silence, c'est le moins que l'on puisse dire.

Et si la revue est si libre, ce serait intéressant que, lorsque l'urbanisme à Rennes sera abordé, l'opinion de ceux qui pensent que le legs Edmond Hervé est navrant dans ce domaine, puissent s'exprimer. Qu'on puisse ainsi voir si vous êtes un « Rennais » version « belle mise en page », ou une revue dans laquelle le débat contradictoire a vraiment sa place. »

1. « Le Rennais » est le magazine mensuel de la Ville de Rennes.

À LIRE



LE DÉBAT DES LECTEURS

CONTRIBUTION | L'HÉRITAGE DE GASTON BARDET AU RHEU



1 | PLACE PUBLIQUE | SEPTEMBRE-OCTOBRE 2009

C O N T R I B U T I O N

## L'HÉRITAGE DE GASTON BARDET AU RHEU

GÉRALD DARRIS • PROFESSEUR À RENNES 2

**RÉSUMÉ** • Qui se souvient de Gaston Bardet et de l'expérience originale de la cité-jardin du Rheu, construite dans les années 60 dans cette commune à l'ouest de Rennes ? Resté en marge de la production dominante de son époque, cet exemple d'urbanisme inspire aujourd'hui nombre de principes repris dans les nouveaux quartiers de l'agglomération rennaise.

**GÉRALD DARRIS** est directeur d'études dans le bureau d'études urbaines Sarav Brunel, et professeur associé à l'université de Rennes 2



Cinquante ans après, comment relie les réalisations de Gaston Bardet, auteur d'une cité-jardin novatrice dans la commune du Rheu ? Au-delà d'une expérience singulière liée à la rencontre d'un maire et d'un urbaniste, quels enseignements peut-on en tirer ? En quoi les opérations menées aujourd'hui dans l'agglomération rennaise peuvent-elles se réclamer d'une certaine filiation avec ce modèle urbain ?

Si l'urbanisme actuel ne se réfère plus explicitement au concept de la cité-jardin et si ce modèle semble un peu démodé au regard des enjeux d'une agglomération dont l'objectif est de construire de nouveaux logements en évitant de gaspiller trop de foncier, il n'en reste pas moins que les principes fondateurs de l'urbanisme des cité-jardins sont aujourd'hui repris et interprétés dans les nouveaux quartiers de l'agglomération rennaise.

**La rencontre de deux hommes**

Dans les années 50, la commune du Rheu, à l'ouest de Rennes, est encore un petit bourg rural. Le développement économique, avec notamment la précieuse implantation de Citroën à la Rance-Thouan en limite ouest de Rennes et l'afflux de main-d'œuvre qu'elle entraîne, génère des besoins de logements qui vont se traduire par la construction de grands ensembles de quartiers de Citrus, construits en 1964 à l'ouest de Rennes également, en est le premier exemple.

Un nouveau maire, Jean Chatel, est élu au Rheu en 1953. La commune entreprend alors un premier lotissement dans le secteur des Landes d'Appré (entre le bourg et Rennes). Ce lotissement, simple division parcellaire de chaque côté de deux parcelles, déplaçant le mur de l'un à l'autre seulement. Celui-ci prend connaissance d'un ouvrage : Le second urbanisme de Gaston Bardet, alors directeur des études de l'Institut d'ur-

114 | PLACE PUBLIQUE | SEPTEMBRE-OCTOBRE 2009

Enfin, nous avons reçu de Joël Gautier, architecte, le courrier suivant à propos de l'article consacré à l'héritage de Gaston Bardet au Rheu :

« En parcourant le premier numéro de la nouvelle revue *Place Publique*, j'ai découvert un article sur « L'héritage de Gaston Bardet au Rheu ».

Il y est rappelé avec justesse et précision l'origine de la transformation de la petite commune du Rheu dont le maire était Jean Chatel. Par ses réflexions et ses lectures, il avait acquis des notions d'urbanisme, ce qui, à l'époque, était rare chez un élu d'une petite commune, même parfois d'une grande. Ses lectures étaient pertinentes puisqu'il s'agissait, entre autre, des textes de Marcel Poète (qui était, je crois, le beau-père de Gaston Bardet) et le livre *L'Urbanisme* écrit en 1945 par Bardet lui-même dont le dernier chapitre s'intitule « Vers un nouvel urbanisme », titre qu'il reprend pour son ouvrage *Le nouvel urbanisme*. C'était aussi son ouverture d'esprit et son « culot » qui ont permis à Jean Chatel d'oser faire appel à Gaston Bardet pour le développement harmonieux de sa commune. Tout ceci est bien relaté.

Mais ce que je ne peux comprendre c'est l'oubli et l'omission sur près de 25 ans (un quart de siècle !), de l'histoire et des acteurs qui ont fait le Rheu d'aujourd'hui. Il n'est pas acceptable, même dans un

article, de passer directement de Jean Chatel et Gaston Bardet à Jean-Luc Chenut et Nasrine Seraji. C'est faire affront à la mémoire de Jean Auvergne qui pendant tous ses mandats, comme premier magistrat de la commune, a mis toute son ardeur, sa compétence et ses connaissances à poursuivre le développement du Rheu dans l'esprit et même plus de Gaston Bardet. Je me souviens encore des longues discussions, échanges et voyages notamment dans la banlieue londonienne, à Letchworth et Hampstead. Nous étions quatre dans cette aventure : Jean Auvergne et l'équipe d'urbanistes qu'il avait retenue (Jean-Marc Baradeau, malheureusement décédé, Ronan Desormeaux, paysagiste, et moi-même). Nous avons développé, sur la ZAC des Champs-Frelons, la démarche polyphonique que Gaston Bardet enseignait à l'Institut d'Urbanisme de Bruxelles et qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer sur un territoire réel et concret. Cette expérience a été riche d'enseignement pour nous tous.

J'eusse espéré que, dans un article sur le Rheu, cette branche d'histoire fut évoquée ne serait-ce qu'en mémoire de deux acteurs importants aujourd'hui décédés. »